

L'ITINÉRAIRE  
2<sup>NE</sup> 5  
RAI  
RE  
AINS



3\$

Volume XXVI, n° 20  
Montréal, 15 octobre 2019

ABONNEMENTS AU  
[itineraire.ca](http://itineraire.ca)

[insp]

English feature inside

Margaret Atwood  
Advice to my younger self

Page 30

# CRIMES de HISTOIRES

La mécanique du cerveau criminel



# RETOUR À L'ÉCOLE = OPUS ÉTUDIANT

---

## 3 façons de renouveler

---

- 1 En ligne**  
Dans la plupart des  
cégeps et universités
- 2 À votre école**
- 3 Au studio photo**



L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît  
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

# ZOOM

## Gabriel Lavoie

Camelot n° 1542 | Âge 38 ans

Point de vente Bibliothèque Raymond-Lévesque à Longueuil



**G**abriel peut en témoigner : la schizophrénie est une maladie qui inflige des souffrances atroces mais dont il est possible de s'affranchir. Résumé d'un parcours entre les extrêmes.

À quatre ans, Gabriel fait une fugue en emmenant sa petite sœur âgée d'un an. Plus tard, l'enfant rebelle se révèle à la fois perturbé et très intelligent, sans intérêt pour l'école et défiant l'autorité de ses parents et enseignants. Il se retrouve en centre d'accueil pour la première fois à 11 ans et fait une surdose d'alcool à 15 ans.

Puis, il joint les rangs des cadets de l'air pendant trois ans. *« Je suivais les ordres à la lettre. J'ai appris la musique, je suis devenu expert en survie et j'ai obtenu le grade de caporal. Les cadets ont sauvé ma jeunesse en m'inculquant la discipline, la droiture et l'esprit de groupe. »*

Et puis après, tout dérape. Après une première psychose, le diagnostic tombe: schizophrénie paranoïde. *« Je n'acceptais pas ma maladie et je ne suivais pas la médication en plus de consommer drogue et alcool. J'ai commencé à perdre la confiance de tout le monde. »*

À 26 ans, Gabriel se retrouve à la rue. Les meetings des AA et des NA auxquels il assiste l'ennuient. Il y va pour le café. Mais il réalise que le germe de sa réhabilitation vient probablement de là. *« J'étais tanné de consommer et de faire des allers-retours entre la rue et l'hôpital, des bad trips douloureux, insoutenables. Je n'en pouvais plus d'entendre des voix, d'avoir des hallucinations. La schizophrénie m'a fait vivre des souffrances terribles. »*

Depuis 2011, Gabriel est sobre. Il contrôle sa maladie grâce à la médication. En 2014, il obtient son diplôme d'études professionnelles en électromécanique avec mention de persévérance. *« Ce diplôme, c'est un trophée pour ma confiance ! Avant, je ne finissais jamais ce que je commençais. »*

Gabriel ne regrette pas l'épisode où il a vécu dans la rue. *« C'a été le tremplin vers une nouvelle vie où je pourrais peut-être aider du monde. »* En effet, depuis mars 2011, Gabriel est délégué régional de Représent'ACTION, un organisme de consultation des personnes utilisatrices de services en santé mentale. *« Je suis un passeur d'information entre les organismes qui offrent des services et les usagers. »*

Depuis 2016, Gabriel est camelot de L'itinéraire. *« L'itinéraire m'a sauvé la vie. Je suis sorti de la pauvreté. Je mange à ma faim et je ne manque de rien. Je travaille très fort et je vends beaucoup. Quand je suis fatigué, je dois pouvoir me reposer mais ça ne me rend pas paresseux pour autant. »*

Serein, Gabriel affirme fièrement : *« Je me suis sorti de la schizophrénie, de la consommation, de la rue. Et j'ai le sentiment que ma vie est douce, malgré les difficultés. »*

Par Christine Barbeau • Bénévole à la rédaction

© Milton Fernandes

## PARTENAIRES MAJEURS



## L'itinéraire EST MEMBRE DE



## PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

## Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social à :

c.e.lavery@itineraire.ca  
514 597-0238 poste 222

Les camelots l'achètent **1,50 \$**

**3 \$** Prix de vente

**1,50 \$** paie l'impression + coûts de production

Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire 2103, Sainte-Catherine Est Montréal (Québec) H2K 2H9

## Mots de lecteurs

**NDLR** Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

Je viens de lire, dans le magazine du 1<sup>er</sup> août, un texte de Monsieur Farkouh : *Le temps des moissons*. Quelle belle plume. Le premier paragraphe surtout frôle la poésie. Il m'a emmenée dans un pays que je ne connais pas du tout et j'ai vu ce qu'il décrivait. Maintenant je connais un peu ce pays. Merci Monsieur Farkouh d'avoir partagé une si belle mémoire.

Denise Cloutier

### On aime ça vous lire !

Quand on vous croise dans la rue, vous nous dites souvent que vous aimez votre camelot, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.

ÉCRIVEZ-NOUS ! [courrier@itineraire.ca](mailto:courrier@itineraire.ca) Des lettres courtes et signées, svp !



RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
2103, rue Sainte-Catherine Est  
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE  
2101, rue Sainte-Catherine Est  
Téléphone : 514 597-0238  
Télécopieur : 514 597-1544  
Site : [www.itineraire.ca](http://www.itineraire.ca)

ISSN -1481-3572  
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

### GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.  
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000  
Directeur général ROBERT RENAUD  
Chef des communications graphiques DIANE GIGNAC  
Chargée de projets GISÈLE BÉLANGER  
Imprimeur TRANSCONTINENTAL

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.



LUC DES JARDINS  
Directeur général et éditeur

#### RÉDACTION

JOSÉE PANET-RAYMOND  
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

ALEXANDRA GUELLIL  
Journaliste, responsable société

LAURENT SOUMIS  
Journaliste accompagnateur

JASON PARÉ  
Responsable de la formation des participants

MILTON FERNANDES  
Création visuelle

ALEXANDRE DUGUAY  
Gestionnaire de communauté

IANIK MARCIL  
Collaborateur

JUAN CARLOS JIMENEZ  
Webmestre bénévole

CHRISTINE BARBEAU, ANITA BARSETTI, MARIE BRION,  
IMÈNE HAMCHICHE, MADELEINE LAROCHE,  
HÉLÈNE MAI, DANIELA ARANIBAR, SANDRINE BINKIE  
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, LUCIE LAPORT, CAROLINE RODGERS  
Bénévoles à la révision

Photo de la une  
OKEYKAT (UNSPASH)

#### ADMINISTRATION

SYLVANA LLANOS  
Responsable de la comptabilité

MARCELA CHAVES  
Adjointe comptable - Commis au dépôt

NANCY TRÉPANIÉ  
Adjointe administrative

PASCALE PLANET  
Développement philanthropique - Médias sociaux

#### DÉVELOPPEMENT SOCIAL

CHARLES-ÉRIC LAVERY  
Chef du développement social

ISABELLE LACHARITÉ  
Intervenante psychosociale

PIERRE TOUGAS  
Responsable du Café

VANESSA TREMBLAY  
Chargé de projet - Distribution

MÉLODIE GRENIER  
Chargée de projet volet autochtone

NAHKA BERTRAND  
Coordonnatrice du Café de la Maison ronde

ELLA MARTINDALE  
Coordonnatrice adjointe du Café de la Maison ronde

#### CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente  
JESSICA MAJOR - Davies Ward Phillips & Vineberg S.E.N.C.R.L./s.r.

Trésorier  
GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.E.N.C.R.L./s.r.l

Vice-président  
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

Secrétaire  
FRANCK BÉZIAUD - Banque Nationale

Administrateurs  
MIVILLE TREMBLAY  
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit  
ALEXANDRE VERDUN - Camelot de L'itinéraire  
JEAN-CLAUDE NAULT - Camelot de L'itinéraire  
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire  
JACQUES ÉLYZÉ - Représentant des camelots

# ÉDITORIAL

15 octobre 2019  
Volume XXVI, n° 20

## Josée Panet-Raymond



Éditrice adjointe et rédactrice en chef

**Dans ce numéro, on s'intéresse au crime. Pas tellement à l'acte criminel, mais à notre fascination pour les tueurs en série et autres psychopathes du genre.**

On est nombreux à dévorer les séries sur les meurtriers et les crimes sordides. Elles sont partout, de Radio-Canada à V télé, et surtout sur Netflix, on les classe désormais en palmarès des Top 20, tellement elles sont nombreuses.

Notre engouement pour le macabre ne date pas d'hier. Il débute d'ailleurs dès notre plus jeune âge. Avant que Disney ne s'en empare et les édulcore, plusieurs contes pour enfants étaient assez lugubres, merci. Les récits d'ogres qui enlevaient les enfants pour les manger, des loups qui croquaient les mères-grands, des sorcières qui cuisinaient des tout-petits dans de gros chaudrons ont contribué à priver de sommeil une légion de gamins.

### L'attrait du « true crime »

Transposé des livres aux écrans, c'est désormais le « true crime » tels les *Mindhunter*, *True Detective*, *The Ted Bundy Tapes*, *Criminal Minds* et, ici au Québec, les *Un tueur si proche*, qui attire les téléspectateurs en grands nombres.

Et bien avant la télé, les crimes célèbres ont toujours fasciné et fascinent encore, même après plus de 100 ans. On n'a qu'à penser à Jack l'Éventreur, le docteur Petiot, et, plus récemment, au Québec, le « monstre » de Pont-Rouge, la version moderne du Bonhomme Sept Heures et le tristement célèbre Luka Rocco Magnotta.

### Le côté sombre

Qu'est-ce que ça anime chez nous, ce genre de divertissement ? Bien sûr la lecture et les films sur des actes ignobles nous procurent des sensations fortes. L'attrait pour le macabre trouve peut-être écho au côté sombre qui sommeille en chacun de nous ? On vit cette excitation par procuration, bien en sécurité dans l'anonymat de notre chez-soi.

Loin de moi de *psychothérapeutiser* le comment du pourquoi, mais il demeure intrigant et très intéressant d'entrer dans le cerveau, non seulement des tueurs, mais de ceux et celles qui les traquent.

D'autant plus, qu'à l'ère des réseaux sociaux, on multiplie les sources de visionnement de crimes tant fictifs que réels. Et parfois, certains de ces crimes réels sont diffusés en ligne pour satisfaire l'attrance tordue d'individus qui carburent au sordide et au macabre.

Enfin, on s'intéresse à ces femmes qui tombent amoureuses de tueurs sadiques, convaincues qu'elles seules les comprennent. L'être humain peut être une drôle de bibitte parfois.

Il n'en reste pas moi qu'il y a quelque chose de très satisfaisant à entrer dans la mécanique du cerveau d'un criminel et de ceux qui les poursuivent. Bonne lecture !

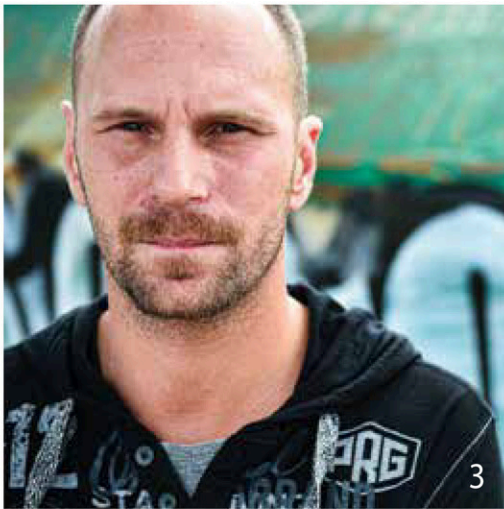
#### VENTES PUBLICITAIRES

514 597-0238 poste 234

publicite@itineraire.ca



# SOMMI



## Mots de camelots

- 3 Zoom sur Gabriel
- 9 Rhéo Gallant
- 9 Christian Tarte
- 9 Jean-Claude Nault
- 32 Cécile Crevier
- 32 Lynn Champagne
- 32 Manon Fortier



# IMAI RE

15 octobre 2019  
Volume XXVI, n° 20

- 8 Rond-point international**
- 10 Dans l'actualité**  
Québec et Ottawa s'entendent  
Laurent Soumis
- 11 Comptes à rendre**  
Liquidons l'argent  
Janik Marcil
- 13 Dans mes souvenirs**  
Mon histoire d'amour avec Montréal  
Saïd Farkouh
- 20 Entrevue - François Lévesque**  
Femmes fortes, polars  
et romans d'épouvante  
Avec la collaboration d'Isabelle Beaupré
- 25 Entrevue - Izabel Grondin**  
Le côté sombre de l'être humain  
Linda Pelletier
- 28 Dans la tête des camelots**  
Raconte-moi ton plus beau  
souvenir d'Halloween
- 30 INSP**  
Margaret Atwood:  
advice to my younger self  
Jane Graham | Big Issue UK
- 33 Tranches de vie**  
De l'alcoolisme à la sobriété  
Réjean Blouin
- 34 Portrait**  
Sylvain Paquin, un drôle d'animal  
Alexandra Guellil
- 42 Réflexions**  
Dépendances  
Antoine Desrochers
- 43 C't'encore drôle**  
La Loi 21, qu'ossa donne?  
Nabila Ben Youssef
- 40 L'itinéraire de Roxanne et David** **nouveau**
- 44 Détente**

## À la une

Alexandra Guellil



## La mécanique du cerveau criminel

De la réalité à la fiction

Le crime, qu'il soit fictif ou réel, passionne. Dans les nouvelles, on le classe sous la rubrique des « chiens écrasés » ou des « faits divers », mais en fiction, sa popularité est intarissable et on le retrouve aussi bien en littérature, au cinéma et à la télévision. Toutes ces histoires ont un point commun : plus le crime est horrible, plus il intéresse. Mais pourquoi sommes-nous si fascinés par ces histoires d'horreur ?

# Rond-point international

Traduction **Alexandra Guellil**



International  
Network of  
Street Papers

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des journaux de rue). Le réseau apporte son soutien à près de 100 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez [insp.ngo](http://insp.ngo)

## Chine Crise du logement

À Hong Kong, les prix de l'immobilier ont explosé, si bien qu'ils font partie des plus élevés au monde. Luk Chin Tak a passé la majeure partie de sa vie dans une petite pièce, sans fenêtre, avec sa femme. Il s'agit d'un appartement subdivisé avec six autres personnes, soit assez grand pour un lit et partager les toilettes, les douches et un petit espace cuisine. Cela fait plus de quatre ans que le couple est en attente d'un logement social. Les organismes comme la Society for Community Organization ont des solutions qui restent limitées, car il ne s'agit que de logements temporaires attribués le temps d'obtenir un logement social. Conséquence directe : seules quelques personnes sont aidées sur des courtes durées. Hong Kong est considérée depuis neuf années consécutives comme la ville où le marché du logement est le moins abordable dans le monde. (Reuters / INSP)



STREET ROOTS



## États-Unis Tensions à Portland

Depuis plusieurs jours, des activistes organisent dans plusieurs villes américaines dont Portland, des manifestations contre la compagnie américaine Greyhound exigeant qu'elle empêche les agents de l'immigration fédérale de monter à bord de ses véhicules pour vérifier le statut d'immigration des passagers. Or, la compagnie de transports interurbains n'a sans doute pas le choix puisque la loi l'oblige à autoriser de telles vérifications. Ce qui n'est pas la vision de ces activistes qui affirment que les agents fédéraux doivent avoir un mandat. Ils tentent d'informer les passagers en distribuant des feuillets informatifs sur leurs droits comme celui de ne pas répondre aux questions concernant leur statut d'immigration sans avoir préalablement obtenu un conseil juridique. Ces manifestations ne sont que le résultat des nombreuses actions visant à contester les pratiques d'expulsion et de détention des immigrants menées par l'administration Trump. (StreetRoots / INSP)

BANTER SNAPS | UNSPLASH

## La NFL

Dans la NFL (Ligue de football américaine) il y a des bonnes et des mauvaises choses.

Commençons par les bonnes. Les équipes portent du rose dans leurs uniformes et donnent beaucoup d'argent à la cause du cancer. La NFL fait aussi beaucoup de campagnes contre la violence.

Il y a plusieurs joueurs inspirants. Par exemple, il y a un joueur des *Baltimore Ravens* atteint d'autisme, Michael Oher, dont l'histoire est racontée dans un film nommé *L'Éveil d'un champion* (en anglais, *The Blind Side*). Je recommande ce film à tous les parents. C'est une belle histoire pour les enfants athlétiques. C'est un film qui peut même changer leur vie, pour leur montrer que rien n'est impossible.

La NFL a aussi beaucoup d'histoires de pauvreté avant de devenir joueurs.

Par contre, la NFL a aussi des aspects négatifs. Il y a beaucoup de crimes commis par les joueurs. Par exemple, il y a Adrian Peterson qui a frappé son enfant avec une rallonge électrique. Le joueur Ray Rice, lui, a agressé sa femme et l'affaire a été filmée.

Autrement, il y a beaucoup de joueurs qui prennent des stéroïdes, ce qui n'est pas bien. Ce sont des personnes qui sont vues comme des héros. Quand on y pense, pour les enfants, c'est presque pire que de voir leurs parents agir comme ça. Je suis d'accord qu'on n'est jamais parfait, mais ils ne pensent pas comment leur comportement peut affecter les enfants qui les admirent.

Je suis donc la NFL et ses bons et mauvais aspects. Je suis spécifiquement certains joueurs comme *Paint Manning*, qui a pris sa retraite l'an passé. Même si cela me rend triste, je remercie monsieur Manning et lui souhaite une bonne retraite. Je remercie aussi les autres joueurs et fans du sport.

---

**RHÉO GALLANT**  
CAMELOT MÉTRO CADILLAC



## Pas de service

« Bonjour ici, le service à la clientèle. Comment puis-je ne pas vous aider ? » Quelques fois j'ai l'impression que c'est exactement ce qu'on me répond lorsque j'appelle mon fournisseur de service de télécommunications

Ce n'est pas normal d'avoir à communiquer plusieurs fois avec un pseudo-technicien pour un problème et qu'on me donne des solutions qui frôlent la bêtise humaine. Et pourtant je demande le service en français. Eh bien il n'y a pas beaucoup de personnes qui semblent maîtriser les dédales de l'accent québécois ! Si vous voyez ce que je veux dire. Ça devient très exaspérant à la longue.

Juste pour avoir une copie papier de mon contrat, il a fallu que je me farcisse les méandres de l'incompréhension. Soit on me disait que c'était impossible (ce n'était quand même pas comme envoyer une fusée dans une autre galaxie), soit on me disait d'annuler la facture en ligne pour m'envoyer une copie papier de la facture et du contrat (celle-là je ne la comprends toujours pas). Et autres âneries de même acabit.

Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? Telle semble être leur devise. Finalement, c'est dans une boutique de ladite compagnie, que j'ai pu obtenir satisfaction.

Einstein avait bien raison. « Il y a deux choses infinies dans la vie, l'univers et la bêtise humaine. » Pour ceux qui sont compétents, continuez votre bon travail. Ça m'arrive de tomber sur vous quelques fois.

---

**CHRISTIAN TARTE**  
MÉTRO CAMELOT 28E AVENUE / BEAUBIEN



Mots de  
**camelots**



## Un bon accueil du public

Depuis le 1<sup>er</sup> septembre dernier, l'édition spéciale du 25<sup>e</sup> anniversaire se vend très, très bien même. C'est un très beau magazine, de bonne qualité.

Les clients disent qu'il est différent. Ils trouvent que la présentation est plus belle et que les articles sont très intéressants, qu'il y a de l'amélioration. Je suis fier de le vendre. Il ne se déchire pas, même au grand vent. C'est un bon début de vente pour la rentrée d'automne.

C'est la première fois que je vis le 25<sup>e</sup> anniversaire d'un organisme et que je vois un aussi gros magazine. Même à 6 \$ il se vend bien. Je n'ai eu aucun commentaire négatif sur le prix.

Certains clients ont fait un « Oh ! » d'étonnement. Je leur ai expliqué que ça valait deux magazines réguliers et que les articles expliquaient la mission et l'histoire de l'organisme, que ça aidait à mieux nous connaître. Je leur ai dit comment on est accompagnés pour écrire, pour avoir une meilleure qualité de vie.

Je vous invite à continuer d'appuyer notre cause. C'est très important pour nous. Ça change notre vie.

---

**JEAN-CLAUDE NAULT**  
CAMELOT MÉTRO CHAMP-DE-MARS





**Danielle McCann**  
Ministre québécoise de la  
Santé et des Services sociaux

# dans l'actualité

**Laurent Soumis**

## Lutte à l'itinérance

# Québec et Ottawa s'entendent

La ministre québécoise de la Santé et des Services sociaux, Danielle McCann, se dit « ravie » de la signature récente d'une nouvelle entente Canada-Québec pour la lutte à l'itinérance.

« Cette entente prolonge et bonifie toutes les actions que nous menons au Québec pour prévenir et réduire l'itinérance », a soutenu la ministre lors d'un entretien avec *L'itinéraire*.

L'accord comprend en fait une double entente, explique-t-elle. La première remplace les accords précédents sur la stratégie des partenariats de lutte à l'itinérance (SPLI) et vise la mise en œuvre de la nouvelle stratégie canadienne de lutte contre l'itinérance (qu'on appelle *Vers un chez soi*). Elle comporte une enveloppe de 172 millions \$ pour les cinq prochaines années.

L'entente s'arrime sur « les orientations et les priorités du Québec » et « rehausse l'offre de services en itinérance », assure la ministre. L'entente est aussi « cohérente » avec deux documents phares : la politique nationale de lutte à l'itinérance du Québec (qu'on appelle *Ensemble pour éviter la rue et sans sortir*) et le plan d'action interministériel en itinérance 2015-2020 (connu sous le nom de *Mobilisés et engagés pour prévenir et réduire l'itinérance*).

### « L'approche québécoise a fait ses preuves »

« Le Québec a demandé et obtenu la gestion du budget, se félicite la ministre. Ça nous donne les coudées franches, parce que l'approche québécoise a fait ses preuves. Nous avons réussi à trouver un logement à plus d'un millier de personnes, un logement dans lequel les personnes sont restées grâce à l'accompagnement des groupes communautaires. »

Les négociations avec Ottawa ont été laborieuses. À titre de preuve, les pourparlers se sont étirés sur plusieurs mois et se sont conclus à peine 15 jours avant le déclenchement de la campagne électorale fédérale.

La précédente entente s'est terminée le 31 mars dernier. Pour éviter que des projets et des groupes se trouvent privés de financement,

Québec et Ottawa ont aussi conclu un deuxième accord sur des mesures de transition dotées d'une enveloppe de 2,8 millions \$ pour la période 2019-2021.

### Autonomie et flexibilité pour les collectivités

« Les ententes permettront à chaque communauté de bénéficier d'une flexibilité accrue dans l'utilisation du financement en fonction des priorités qu'elles auront déterminées, insiste la ministre. Les communautés seront également autonomes dans l'identification des cibles et des résultats pour prévenir et réduire l'itinérance. »

Selon la ministre, il est « trop tôt » pour savoir quelle sera la part de la région de Montréal dans le partage des fonds fédéraux. Danielle McCann assure toutefois que « la proportion sera très importante ».

Dans chaque région, la coordination et la gestion de l'entente sera confiée aux Centres intégrés universitaires de santé et de services sociaux (CIUSSS) et aux Centres intégrés de santé et de services sociaux (CISSS), deux organismes qui ont remplacé les anciennes régies régionales.

### Moins de paperasse pour les organismes

Québec souhaite qu'Ottawa assume aussi la facture de la gestion, puisqu'elle amène « une nouvelle charge de travail pour les partenaires québécois du réseau public et du milieu communautaire ». Les discussions se poursuivent sur ce point.

Lors de l'annonce à la fin du mois d'août, Ottawa s'est engagé à ce que « les partenaires communautaires bénéficient de l'allègement des exigences en matière de rapports » à fournir aux autorités gouvernementales.

Sur le terrain, la paperasse demeure un irritant pour les organismes du milieu, dont la majorité des ressources humaines sont déployées principalement dans les services à la clientèle.



# Liquidons l'argent

Pendant des millénaires, les humains, un peu partout sur la planète utilisaient principalement de la monnaie métallique pour faire le commerce. À la Renaissance, d'abord en Italie, on a inventé la lettre de change, l'ancêtre des billets de banque en papier (puis en polymères) et des chèques. C'est donc très nouveau, à l'échelle de l'histoire humaine, que nous utilisons ces étranges petits objets que sont les cartes de crédit ou de débit pour nos transactions, et encore plus des outils de paiement en ligne.

Ces moyens de paiements auraient paru totalement ésotériques à nos arrière-grands-parents, qui ne connaissaient que l'argent comptant et les chèques. Aujourd'hui, une écrasante majorité d'entre nous les utilisent pour les transactions les plus courantes, petites et grandes, du paiement de notre loyer ou de notre hypothèque à l'achat d'une babiole au dépanneur. L'argent comptant serait-il en voie de disparition ?

## Une évolution rapide

Fin des années 1980, j'ai ma première job d'étudiant dans un centre commercial. Les cartes de débit viennent tout juste d'être introduites. Non loin du commerce où je travaille, on vient d'installer un guichet automatique à côté de la succursale d'une banque. Une employée est assise sur un tabouret à côté, à plein temps, pour en expliquer le fonctionnement. C'est il y a à peine 30 ans.

J'insiste : c'est très récent dans l'histoire. Les cartes de crédit sont apparues à la fin des années 1960 et les cartes de débit, au milieu des années 1980. Au tout début des années 1970, le Mouvement Desjardins, l'institution financière omniprésente au Québec, encore plus qu'aujourd'hui, hésite longuement à offrir à ses membres-clients les cartes de crédit, craignant que ces derniers n'en fassent mauvais usage et ne s'endettent indûment. Il a bien sûr cédé peu de temps après, mais ses craintes étaient peut-être, au final, justifiées.

Quoi qu'il en soit, en 2019, les trois quarts des transactions dans les commerces se font à l'aide d'un moyen de paiement électronique, alors que ça n'était que la moitié il y a à peine 10 ans. Payer un achat de quelques dollars par ces moyens était à peu près impossible il y a quelques années alors qu'aujourd'hui de nombreuses machines distributrices acceptent les cartes et le paiement par téléphone multifonction. De fait, ce n'est que 5 % de l'argent en circulation qui est sous forme physique, billets ou pièces de métal. L'argent liquide est définitivement en voie de disparition.

## Les laissés-pour-compte

Cette dématérialisation de l'argent profite à tout le monde. Consommateurs, nous risquons moins de nous faire voler ou de perdre des sommes que nous transportons. Les commerçants y gagnent au change, également, même s'ils doivent payer un pourcentage de frais de transaction : moins de risque de vol, moins de temps à manipuler l'argent pour aller le déposer à la banque, etc.

Il y a, cependant, une tranche de la population qui est potentiellement lésée par ce phénomène, les personnes plus vulnérables. On peut penser aux nouveaux arrivants, qui n'ont pas encore toutes les connaissances pour les utiliser. Aux personnes itinérantes qui quêtent sur la rue. Aux personnes âgées qui sont craintives par rapport à ces technologies. De plus, il faut garder en tête qu'au Canada, c'est entre 5 et 10 % de la population qui n'aurait pas de compte bancaire.

La disparition totale de l'argent liquide me semble inévitable. Mais il faudra, d'ici là, que les pouvoirs publics protègent ces gens. Ne serait-ce qu'en obligeant les institutions financières à ce que tous les citoyens puissent avoir accès gratuitement, ou à frais modiques, aux outils bancaires de base.

# Nuit des sans-abri

## Toujours nécessaire, 30 ans après sa création

Nadia Lemieux • Organisatrice communautaire au RAPSIM

En 1989, des intervenants et intervenantes du milieu communautaire œuvrant auprès des personnes en situation d'itinérance investissaient pour la première fois la rue le temps d'une nuit, en signe de solidarité. Trente ans plus tard, la Nuit des sans-abri demeure pertinente, car si de nombreux gains ont été remportés grâce aux actions développées, l'itinérance demeure en croissance et davantage doit être fait pour la contrer.

Le vendredi 18 octobre, des centaines de Montréalais et Montréalaises sont attendus dans Hochelaga-Maisonneuve pour venir exprimer leur support aux milliers d'hommes et de femmes qui font face à une situation d'itinérance. La Nuit des sans-abri se tiendra simultanément dans plus de 30 villes au Québec.

### Quel rôle assumera le fédéral?

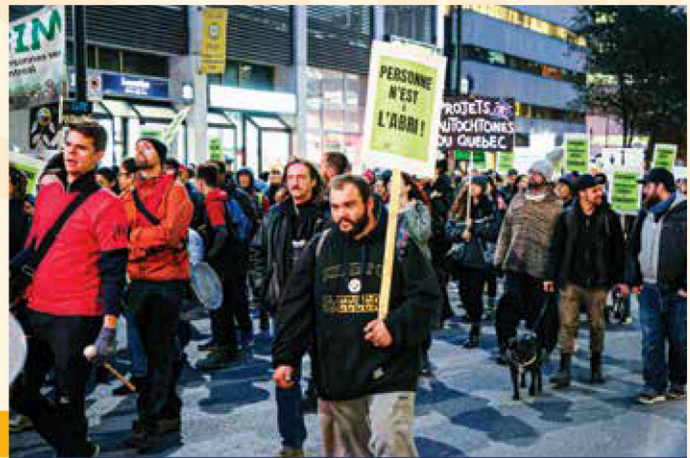
Cette 30<sup>e</sup> Nuit des sans-abri se tiendra dans la dernière ligne droite de la campagne électorale fédérale. Depuis 20 ans, le financement fédéral en itinérance a joué un rôle essentiel dans l'appui aux organismes communautaires qui viennent en aide aux personnes en situation d'itinérance ou à risque de l'être. Durant son mandat, le gouvernement Trudeau a doublé les fonds de ces investissements, maintenant menés dans le cadre du programme *Vers un chez soi*. À Montréal, ceux-ci atteindront 14 M\$ par an en 2021.

Ici et ailleurs au Québec, ces fonds permettent de soutenir une diversité d'actions qui comprennent, entre autres, les interventions menées dans les refuges, centres de jour, maisons d'hébergement et logements sociaux, de même qu'en travail de rue et de milieu.

Le prochain gouvernement doit accroître les montants accordés et s'assurer qu'ils continuent de soutenir la diversité des actions nécessaires pour réduire l'itinérance. Cibler la population en situation d'itinérance chronique, comme le visent les actuelles orientations fédérales, négligerait bien des populations en situation d'itinérance cachée.

### Investir dans le logement social

Depuis plus de 25 ans, alors qu'il s'était retiré du développement de toutes les formes de logement social, le gouvernement fédéral a été en défaut d'agir pour contrer la crise du logement qui se vit partout au Canada. La Stratégie en logement mise en place par le



Nuit des sans-abri 2018. © RAPSIM

### La 30<sup>e</sup> Nuit des sans-abri de Montréal 2019

Vendredi 18 octobre

**17 h** Départ de la Marche de solidarité  
Parc adjacent au métro Joliette

**18 h - 1 h** Vigile de solidarité avec activités  
Place Gennevilliers-Laliberté (marché Maisonneuve)

gouvernement Trudeau n'a pas rétabli de fonds ciblés à la réalisation de logements sociaux, une solution structurante qui a fait ses preuves pour prévenir et réduire l'itinérance.

Dès son prochain budget, le gouvernement fédéral doit annoncer un financement accru pour soutenir la construction de nouveaux logements sociaux. Les besoins sont immenses à Montréal, comme en témoigne le plan de l'administration Plante de construire 12 000 nouveaux logements, dont 6000 logements sociaux. Cela ne pourra être atteint qu'avec une contribution majeure d'Ottawa.

### Différentes histoires, différents visages

Tel qu'exprimé dans la thématique de la Nuit des sans-abri du Québec pour cette 30<sup>e</sup> édition, *Différentes histoires, différents visages*, l'itinérance peut toucher une diversité de personnes et n'est pas le résultat d'une trajectoire de vie unique.

Des hommes et des femmes, des jeunes et des personnes âgées, autochtones, issues de l'immigration, de la communauté LGBTQ+... l'itinérance touche un nombre croissant de gens qui se retrouvent dans cette situation en raison d'un mélange de facteurs sociaux et individuels. Ces personnes peuvent être visibles dans la rue ou être dans une situation d'itinérance cachée.

En cohérence avec l'approche globale prévue dans la Politique nationale de lutte à l'itinérance *Pour éviter la rue et en sortir*, les gouvernements et la Ville doivent investir davantage dans la diversité d'actions en prévention et en réduction de l'itinérance.

Le 18 octobre, donnons-nous rendez-vous autour du brasero pour porter ce message d'une seule voix et pour montrer notre solidarité envers ceux et celles qui font face à l'itinérance ! ■

**RAPSIM**

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal  
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949



**SAÏD FARKOUH**  
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY

## Mon histoire d'amour avec Montréal

**Montréal ! Quand je l'ai connue il y a plus de 30 ans, elle était au printemps de sa modernité. Je suis tombé amoureux d'elle dès le premier regard, comme beaucoup d'autres. Elle se vantait d'être la plus belle de toutes les villes du Québec, aussi belle que ses rivales canadiennes et américaines.**

Montréal, cette Amérindienne d'origine, devenue francophone, influencée par la culture anglaise, s'est ouverte au monde depuis pour des raisons démographiques, ce qui a fait d'elle une belle mosaïque mondiale, et l'a enrichi en culture, en cuisines variées, en musiques et danses du monde entier.

Montréal a charmé et fasciné les immigrants venus des cinq continents par sa belle architecture, sa nature époustouflante, sa verdure, sa montagne, sa neige, les lacs et rivières qui l'entourent, et tout ce qui fait d'elle un beau tableau.

### **La neige, une thérapie de l'âme et de l'œil**

Si les Québécois sont habitués à la neige, il faut venir d'un pays chaud pour comprendre le bonheur, la joie et l'émerveillement face à la beauté qui blanchit Montréal en hiver. Peut-être que les immigrants la ressentent et la voient différemment. La neige à Montréal est une thérapie de l'âme et de l'œil. La regarder calme l'esprit. Malgré ses hivers rudes, elle reste le joyau indispensable aux fêtes de Noël, qui, sans la neige, perdraient leur charme comme un gâteau sans sucre ou une bougie sans flamme.

La fascination des nouveaux arrivants ne s'arrête pas seulement à la beauté naturelle de Montréal, mais en tant qu'immigrants, on est aussi émerveillés par la culture québécoise, la mentalité pacifique et respectueuse des gens, et le tutoiement sans protocole qui n'est pas étranger à l'influence

nord-américaine. Je ne veux pas oublier ma première dégustation de poutine, de viande fumée et de pâte chinoise !

Que de beaux souvenirs, Montréal ! Mais je dois avouer que j'ai une certaine nostalgie de cette belle Montréal que j'ai connue à mon arrivée.

### **Les rides du changement**

Il semble que de grands mouvements l'ont forcée à s'adapter à l'américanité au détriment de ce qu'elle était. Ces changements ont affecté son identité malgré elle... comme de nombreuses villes à travers le monde.

Montréal a changé de visage, de mode de vie. On y sent maintenant les difficultés et le coût de la vie qui génèrent de plus en plus de mendiants et de sans-abri. L'année dernière, Montréal comptait environ 3000 itinérants visibles.

Les services n'ont pas échappé au changement, ils ne sont plus comme avant. Il y a une vingtaine d'années, on pouvait parler à un être humain au téléphone pour lui demander un service. Aujourd'hui, on doit accepter que des machines nous parlent. On doit patienter une heure en attente de choix numériques.

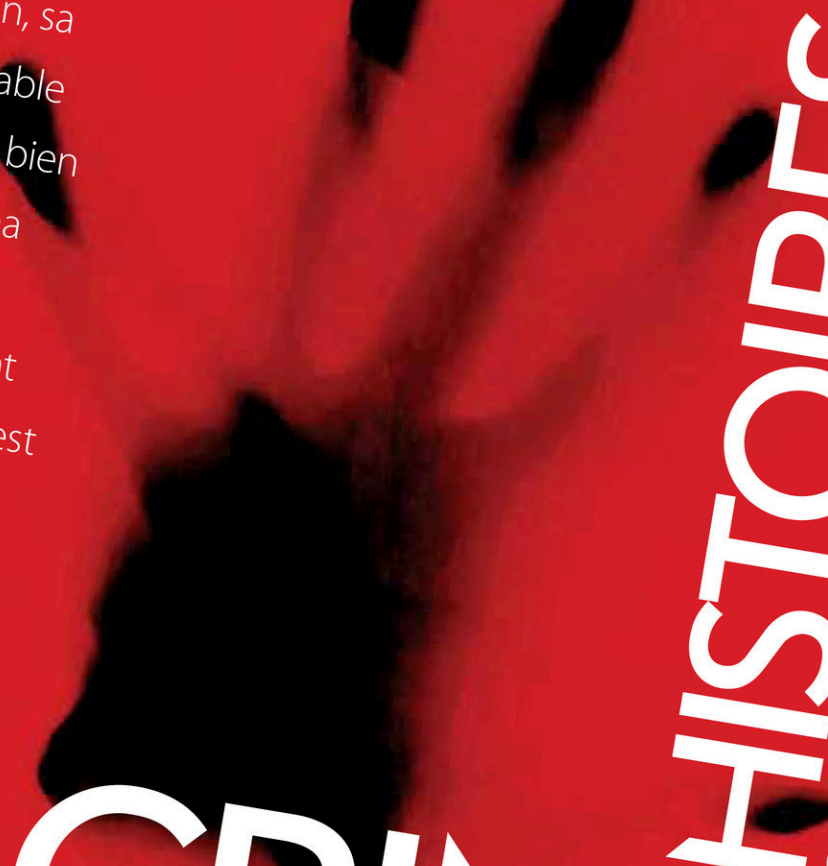
Maquillage et cosmétiques n'ont pas réussi à recouvrir les nids de poules à travers la ville qui désespèrent tant les Montréalais. Ces rides du changement effacent son beau visage.

Je garde espoir que cela soit temporaire, qu'il s'agisse d'une transition et que Montréal nous revienne splendide avec son aisance perdue.

# dossier

---

Le crime, qu'il soit fictif ou réel, passionne. Dans les nouvelles, on le classe sous la rubrique des « chiens écrasés » ou des « faits divers », mais en fiction, sa popularité est intarissable et on le retrouve aussi bien en littérature, au cinéma et à la télévision. Toutes ces histoires ont un point commun : plus le crime est horrible, plus il intéresse. Mais pourquoi sommes-nous si fascinés par ces histoires d'horreur ?



# CRIMES<sup>de</sup> HISTOIRES

# La mécanique du

## De la réalité à la fiction

par Alexandra Guellil

Malgré les atrocités et les crimes commis, les histoires d'enquêtes criminelles et judiciaires, qu'elles soient fictives ou réelles, fascinent. Avec leur popularité, les séries *Narcos* ou *Mindhunter* sont quelques exemples fictifs qui ont des scénarios crédibles.

Pour écrire *Cerebrum*, une fiction québécoise à mi-chemin entre l'enquête policière et le drame psychologique, Richard Blaimert a consulté des professionnels en psychologie comme en affaires policières. « L'idée est de pousser l'univers le plus loin possible, même si tout n'est pas parfait pour les spécialistes de certaines pratiques, partage-t-il. Si sur 55 scènes, je réserve 35 minutes à expliquer toutes les étapes liées à la découverte d'un corps, ça ne sera pas digeste. On exige souvent du réalisme, mais il n'est pas toujours payant dramatiquement. »

Au-delà de ces choix éditoriaux, le réalisateur croit que la fascination pour des fictions comme *Cerebrum* et celles que l'on classe plus dans un genre propre à l'horreur vient de notre besoin instinctif de comprendre ce qui arrive aux personnages à qui l'on s'attache. « Quand on a le bonheur de rendre ses personnages attachants pour le public, les choses les plus anxieuses qui leur arrivent nous font vivre leur vie par procuration. »

Outre l'attachement aux personnages fictifs qui n'explique pas pour autant l'intérêt que l'on peut avoir pour les criminels du monde réel, on note un certain assouvissement de nos instincts. « Ces personnages réalisent nos pulsions les plus intimes liées au totalitarisme, aux agressions ou au sexe », analyse l'expert en psychologie légale Hubert Van Gijsegheem. « C'est un peu comme si nous jouissions par procuration. Nous sommes à la fois frustrés et fascinés par quelqu'un qui défie les limites du possible. Ça fait partie de notre recherche de plaisir : nous n'avons pas le droit d'ouvrir un ventre pour voir les tripes de quelqu'un alors on aime voir quelqu'un d'autre le faire. Nos pulsions sont à la fois très destructrices et animales. »

**Cerveau criminel**

## Scopophilie

Et puis il y a le voyeurisme, qui est, selon le psychologue, lié aux traits « psychopathiques » des personnes impulsives. « Dans le cas de crimes sexuels, il y a un peu le désir de voir et de jouir du crime interdit. Son interdiction n'empêche pas de le vivre dans une fiction ou dans la pornographie par exemple : le crime sexuel contre un enfant est le moins socialement accepté, c'est d'ailleurs l'un des derniers tabous de notre société. »

M. Van Gijsegem soutient par ailleurs que de nombreuses études révèlent que la majorité de ceux qui consultent de la pornographie juvénile ont pu assouvir leurs pulsions sans passer à l'acte. Il estime que cette fascination pourrait être « bonne », car elle est exutoire et évite un passage à l'acte dans la réalité. En fait, les instincts criminels auraient suffisamment éteint leur soif de crime interdit à travers d'autres moyens.

Ce voyeurisme malsain existerait depuis toujours, la seule différence c'est qu'il s'exprime autrement aujourd'hui : en témoigne la popularité des publications de vidéos et photos criminelles et morbides sur les réseaux sociaux ou groupes de discussion sur le *true crime*.

À ce sujet, le psychologue rappelle que « là où il y a du voyeurisme, il y a aussi un certain exhibitionnisme. Le criminel veut montrer son exploit, être reconnu et vu par tous pour ce qu'il a fait et surtout la façon dont il l'a fait. » On peut donc supposer sans trop se tromper que plus le crime sera atroce, plus il gagnera en intérêt et popularité. Et encore plus s'il est lié au sexe, à la santé mentale ou au terrorisme.

## À l'ère 2.0

Avant l'avènement du web participatif, la fascination pour un criminel se manifestait par l'envoi de lettres en centre de détention ou en pénitencier. Ce qu'on appelle la « serial killer culture » se vit désormais au grand jour et se partage sans gêne dans la sphère publique.

C'est donc certainement par fascination morbide que l'attentat de la mosquée Al-Noor de Christchurch de Nouvelle-Zélande de mars 2019 a été si visionné. Pour rappel : 50 personnes ont été tuées en direct grâce au Facebook Live, à l'aide d'une caméra attachée au tueur. L'horreur n'a plus de limites.

Autre phénomène qui rejoint directement le Québec : la popularité de plus en plus grandissante des baladodiffusions et documentaires retraçant des histoires criminelles. Synthèses : le cas Valérie Leblanc, *Ars Moriendi*, ou encore *Disparue(s)* ne sont que quelques exemples.

Stéphane Berthomet est le créateur de *Disparue(s)*, un balado sur la disparition non élucidée de Marie-Paule Rochette datant de plus de 60 ans. Son scénario s'est fait instinctivement. « L'histoire reste très collée à la version familiale ; ce qui n'est pas le cas des autres histoires d'affaires criminelles qui se bornent à raconter les exploits des tueurs en série ou de criminels notoires », détaille l'ancien enquêteur de police.



## Marqueurs sociaux

Un rapide survol des affaires criminelles les plus populaires permet de prendre le pouls d'une société. « L'affaire d'Aurore, l'enfant martyre, a permis de lancer un débat sur la maltraitance des enfants. L'affaire Coffin, sur la peine de mort. Certaines affaires criminelles sont de parfaits marqueurs de nos systèmes politique ou judiciaire et de l'univers policier. »

M. Berthomet illustre ses propos avec les couvertures d'*Allo Police*, hebdomadaire québécois publié dans les années 60-70 qui a fait sa réputation sur les faits divers trash. En première page, on retrouvait des photos de cadavres qui provoqueraient aujourd'hui moult réactions. « La société a mis des règles pour protéger ces scènes de crimes des yeux de la population, pour protéger la preuve. »

Éric Veillette, auteur du *Répertoire des procès des condamnés à mort du Québec entre 1867 et 1930*, estime que pour comprendre la popularité d'un crime, il faut le démystifier dans son contexte. Dans ces années-là, les crimes punis de mort étaient sentimentaux, sexuels ou liés à des troubles de santé mentale. Mais il y avait aussi quelques homicides prémédités ou les vols de banques. « Souvent la popularité d'un crime s'explique parce qu'on laisse parler les sentiments, c'était le cas dans les affaires Blanche Garneau ou Coffin », soutient-il. En résumé, l'horreur du crime ne suffit pas, pour devenir un réel marqueur social, il doit toucher la corde sensible.



Le criminel Ed Kamper (Cameron Britton), surnommé l'ogre de Santa Cruz, interrogé par l'agent Holden Ford (Jonathan Groff).

### Pourquoi + comment = qui

Si la série *Mindhunter* est un succès, c'est sans doute parce qu'elle met en lumière des comportements criminels troublants. Rappelons que tout est basé sur les réels travaux de John E. Douglas, considéré comme l'inventeur de l'analyse comportementale criminelle.

Pourtant, il y a de quoi être rebuté lorsqu'on suit Holden Ford et Bill Tench, tous deux agents du FBI, dans les pénitenciers pour discuter avec les tueurs. « On se fait souvent critiquer quand on essaye de comprendre les motivations d'un meurtrier ou d'un terroriste, appuie M. Berthomet. Mais, on est dans l'obligation de comprendre les fonctionnements des esprits criminels et sociopathes, si on veut anticiper les crimes. Ça ne veut pas dire les excuser ou les justifier. Et ça doit se faire dans le cadre très précis de l'enquête criminelle, en protégeant les victimes et en se gardant de faire du sensationnalisme ou voyeurisme. »

Stéphane Bourgoïn, écrivain français spécialiste des tueurs en série, précise pour sa part que l'étude comportementale ne peut se globaliser. « Un profiler américain ne peut être en mesure de décrire le mode opératoire d'un tueur en série sud-africain, car il s'inspire de pratiques culturelles typiques qui ne sont pas forcément identifiables par quelqu'un qui ne connaît pas la culture de ce pays donné », écrit-il.

Notons qu'au Canada, c'est à Kim Rossmo, ancien policier de Vancouver et docteur en criminologie que l'on doit le développement du *profiling* géographique, une méthode qui analyse les différents endroits où a été commise une série de crimes afin de déterminer l'endroit le plus probable où se trouverait le criminel. ■

# Fascination

par Alexandra Guellil

Océane vit en France. Mère monoparentale, elle a envoyé de nombreuses lettres d'amour à celui que l'on surnomme « le dépeceur de Montréal ». Sur son cellulaire, elle a des photos de lui où elle le trouve « un peu fragile » et « magnifique », surtout lorsqu'il « teint ses cheveux en blond ».

Si elle dit avoir déjà été amoureuse d'acteurs ou de chanteurs, c'est la première fois qu'Océane s'éprend d'un criminel. *Amours criminels*, documentaire en libre diffusion, nous révèle une jeune mère qui ne parvient pas à se convaincre de la culpabilité de celui qui se fait appeler publiquement Luka Rocco Magnotta. Elle dit même compatir à l'enfance difficile de celui pour qui elle voue une véritable fascination.

Ce n'est pas la seule femme à écrire à des hommes qui purgent des peines d'emprisonnement. Comme Magnotta, d'autres criminels hautement médiatisés, sont très convoités. Et dans certains cas, cela évolue en relation amoureuse.

## L'effet bad boy

Les causes de cet attachement sont multifactorielles. « Certaines femmes rencontrées se sentent protégées par un homme qui paraît fort, explique Sophie Lambert. C'est ce que certains appellent aussi l'effet bad boy. Pour d'autres, c'est lié au phénomène de la rock star: elles nourrissent une admiration pour celui dont on ne cesse de parler. S'il peut parfois exister une pathologie, d'autres veulent jouer l'infirmière et pensent sauver ou protéger le criminel. » Pour la réalisatrice, « plus le crime est médiatisé, plus ces criminels reçoivent des lettres d'admiratrices ».

L'hybristophilie, c'est-à-dire l'attrance affective ou sexuelle pour des personnes ayant commis un crime, est un phénomène plutôt tabou. Et ce sont généralement les femmes qui sont concernées. Stéphane Bourgoin, écrivain français spécialiste des tueurs en série, témoigne que lors de ses visites fréquentes dans les couloirs de la mort, les motels autour étaient généralement les demeures des amoureuses des condamnés à mort.

Ces dernières étaient souvent des adolescentes ou femmes plus âgées rêvant d'être « celle qui comprendrait l'humain qui se cache derrière le monstre ». Ces relations défendues concernent à la fois les femmes à l'extérieur du système carcéral comme celles qui y travaillent. Elles « espèrent intimement le sauver ou lui donner ce qu'il n'a jamais reçu pendant son enfance », explique M. Bourgoin.

# amoureuseuse

## Attrance et paradoxes

Comme l'écrit le criminologue Philippe Bensimon, la relation peut être passive ou agressive. Passive, lorsqu'on constate « une attirance délirante à la fois interdite et aphrodisiaque, fantasmatique, charnelle et romantique pour l'image rebelle du voyou qui bouscule toutes les règles de l'ordre établi ». Et agressive, lorsque l'on note une toxicité et perversité dans la relation qui peut être « létale, platonique, se concrétisant souvent par un mariage, mais reposant généralement sur une sexualité dépravée où la victime peut être un enfant tout comme un homme ou une femme ».

L'exemple de Magnotta est quelque peu troublant, soutient M. Bensimon. Celui qui est connu pour s'être inscrit à des sites de rencontres en n'hésitant pas à mentionner l'adresse de son pénitencier pour recevoir ses correspondances intéresse du monde : même ses étudiants en criminologie sont clairement fascinés jusqu'à s'intéresser aux procédures de visite. « Plus le mâle est violent et dominant, plus grande est l'attraction voyeuriste pour les histoires criminelles, aussi crapuleuses et paradoxales soient-elles », note le criminologue.



# Entrevue

A portrait of François Lévesque, a man with a beard and sunglasses, wearing a patterned shirt and a dark jacket. The image is overlaid with a red tint.

Journaliste culturel et critique de cinéma pour *Le Devoir*, **François Lévesque** se passionne pour le polar et le fantastique depuis tout jeune. Avec onze romans et huit nouvelles au compteur, il est devenu progressivement un auteur incontournable de la littérature de genre au Québec. Originaire de l'Abitibi, François Lévesque aborde souvent le thème de l'enfance et situe généralement ses récits dans de petites villes rappelant sa région natale, comme c'est le cas dans la trilogie boréale (*En attendant Russell*, *En ces bois profonds* et *Le Nord retrouvé*) et dans les enquêtes de Vincent Parent et Dominic Chartier (*Une maison de fumée* et *Neiges rouges*).



avec la collaboration  
**d'Isabelle Beaupré**  
Camelot métro Langelier

# Femmes fortes, polars et romans d'épouvante

## **T'es-tu inspiré des allégations d'abus policiers sur des femmes autochtones de Val-d'Or pour ton roman *Neiges rouges*?**

Pas directement, mais cela en fait partie. Avant ces allégations, ça faisait déjà un moment qu'on entendait parler des disparitions et des meurtres des femmes autochtones au Canada, dans l'ouest surtout, mais pas juste là. Puis, il y a eu ces événements à Val-d'Or. Je viens de l'Abitibi, d'une petite ville qui s'appelle Senneterre, tout près de Val-d'Or. Ça m'a beaucoup interpellé. Ça me fâchait et ça me touchait. À Senneterre, il y a une grosse communauté autochtone. C'est une présence qui a toujours été là dans mon enfance, à laquelle je suis habitué. En même temps, j'étais aussi habitué qu'il y ait une séparation avec les Blancs, du racisme et de l'ostracisation. C'est quelque chose qui m'a marqué dans l'enfance. Bref, ce drame est venu résonner de manière intime en moi. J'ai voulu en parler dans le cadre d'une fiction.

## **Craignais-tu qu'on te reproche de t'inspirer de cette histoire?**

Je me serais senti imposteur si j'avais raconté l'histoire exclusivement du point de vue d'un Autochtone qui est sur une réserve et qui est confronté à cette réalité. Ce n'est pas une réalité que je connais intimement. Je n'aurais pas senti la légitimité de raconter cette histoire. Mais avec mon personnage de policier blanc en région, qui a par ailleurs mon âge et qui est gai comme moi, je le perçois d'une certaine manière comme un alter ego. Et puis, dans le cadre de ses fonctions, c'est tout à fait plausible qu'il se retrouve mêlé à une histoire comme celle-là. Donc là, oui, je sentais la légitimité. Par contre, c'était bien important pour moi que la jeune fille [autochtone] ait une voix dans le roman. C'est quand j'ai perçu sa voix en écrivant que l'histoire a débloqué pour moi. Un aspect qui me tenait super gros à cœur, c'était de ne pas tomber dans le cliché du sauveur blanc. Sans vendre le *punch*, la jeune fille se sauve elle-même.



## **Il y a une grosse mode actuellement au sujet du True Crime. Comment expliques-tu cette fascination du public pour le crime, fictif ou pas ?**

Je ne suis pas amateur de *True Crime* comme tel, mais quand j'étais tout petit et que j'ai commencé à lire vers huit ou neuf ans, mes parents lisaient beaucoup tous les deux. Ils avaient chacun leur grande bibliothèque au sous-sol et ce qui était à la hauteur de mes yeux, c'était la collection d'Agatha Christie de ma mère. C'est vraiment tout naturellement que j'ai pris l'un de ces livres, un Hercule Poirot, et j'ai aimé ça. Je les ai tous lus au fil du temps. Un peu plus tard, mettons vers 11 ou 12 ans, la mère de ma meilleure amie avait toute une collection de romans d'épouvante, dont les romans de Stephen King. Je suis tombé là-dedans et j'ai dévoré ça. Ce sont mes deux premiers chocs littéraires : le policier et l'horreur. Me voilà à 40 ans, 12 romans d'écrits et je balance toujours entre les deux depuis ce temps. Ça me convient. Ça me plaît. Quand j'imaginais des histoires, c'est ce genre de récits qui se manifeste.

## **Tu es critique de cinéma pour *Le Devoir*. À quel point ce médium t'inspire dans ton écriture ?**

Si le cinéma m'inspire ? Beaucoup. J'ai deux passions dans la vie. Le cinéma a été ma première passion enfant. Une adolescente qui nous gardait mon frère et moi vers cinq ou six ans, avait fait venir son chum. Elle n'était pas censée. Ils avaient loué un film d'horreur : *Le loup-garou de Londres*. Ils voulaient l'écouter après qu'on soit couché, mais mon frère et moi, on voulait le voir. Donc, on a fait du chantage et on a dit : « *Si vous ne nous laissez pas écouter le film, on va dire que ton chum était là* ». On a regardé le film. J'ai adoré ça. La dimension humoristique du film m'a échappé. Je suis resté focalisé sur l'horreur et les rêves que le gars fait. Après, mon frère et moi, on a regardé tous les films d'horreur qui nous tombaient sous la main. On avait Super Écran, on allait au club vidéo. Graduellement, j'ai commencé à m'intéresser à toutes sortes d'autres films, mais je garde un amour particulier pour le cinéma d'horreur. Bref, ma première passion ça été le cinéma. L'écriture est venue après, sur le tard, pendant que je faisais ma maîtrise en études cinématographiques. Il fallait que j'écrive un mémoire, pis c'était plate. Je me suis donc mis à écrire des nouvelles littéraires et par la suite, elles ont été publiées. J'ai continué à écrire et c'est devenu une autre passion. Au *Devoir*, comme critique de cinéma, je gagne ma vie en conjuguant mes deux passions.

## **Si tu avais trois films à nommer, ce seraient lesquels ?**

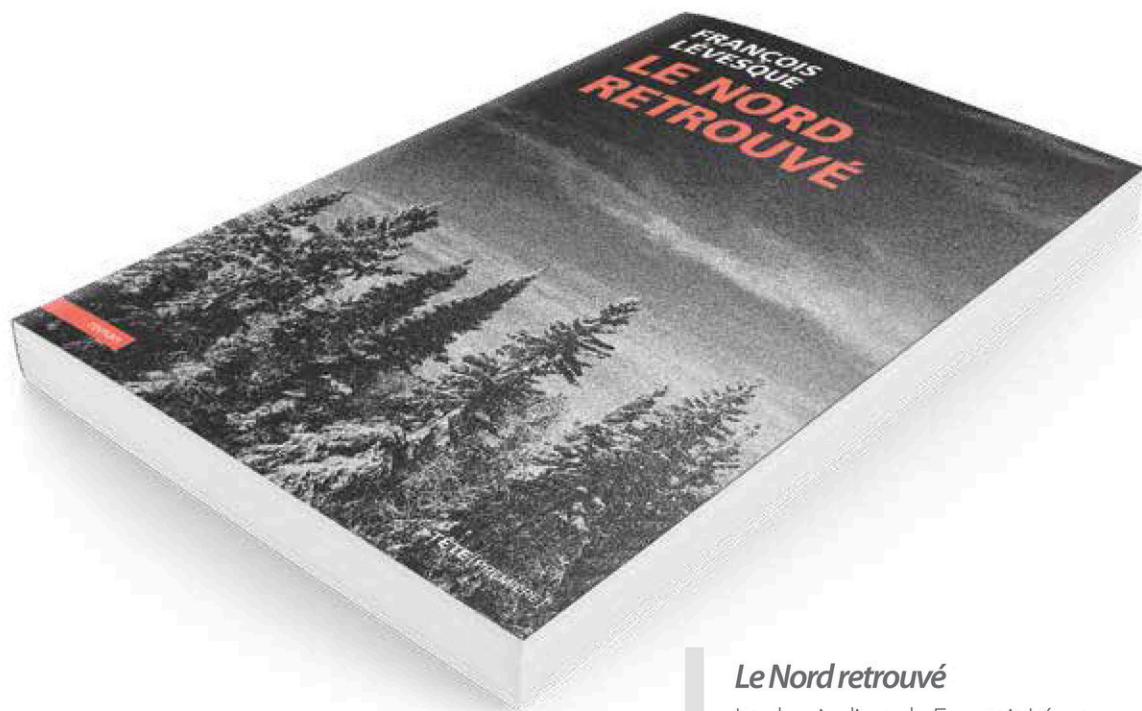
C'est *tough* ça. C'est sûr qu'il y a *The Thing*, de John Carpenter. C'est probablement mon film préféré à vie. *Blow Out*, de Brian de Palma. C'est le réalisateur sur qui j'ai fait ma maîtrise. Un troisième... *Le Quai des Orfèvres*, d'Henri-Georges Clouzot, un film français des années 1940 que j'adore. C'est un film policier avec probablement les meilleurs dialogues que j'ai entendus de ma vie.

## **Que ce soit dans le roman noir ou le roman fantastique, la folie est un thème récurrent. La folie, est-ce que c'est quelque chose qui t'effraie ?**

Non, ça ne m'effraie pas, mais ça m'a terrifié à la fin du cégep. C'est qu'à 20 ans, je suis, sans crier gare, devenu épileptique. Sauf qu'avant de faire ses crises de convulsions et d'être diagnostiqué, mes premiers symptômes, surtout les « absences » mentales, m'ont vraiment fait craindre de devenir schizophrène. D'autant que j'étais à l'âge où ça se déclare souvent. Bref, cette période m'a marqué et c'est certain que ce n'est pas étranger à la récurrence de ce thème dans mes romans.

## **Dans *En ces bois profonds*, l'adolescence tourmentée d'une fille marginale y est décrite avec justesse. Comment as-tu fait pour te mettre dans sa peau ?**

Ça n'aurait pas pu être mon premier ou mon deuxième roman. J'ai toujours eu des personnages féminins importants et forts. Les femmes dans mes romans, ça n'a jamais été de petites choses fragiles. Ça vient des films d'horreur, je suis certain. Ripley, Laurie Strode... Mais les personnages principaux dans mes premiers romans, c'était des gars la plupart du temps, parce que je suis un gars. J'ai toujours cru qu'il fallait écrire sur des choses qu'on connaissait, ce qui est le plus proche de nous. Pour celui-là [*En ces bois profonds*], il y a une partie de moi qui voulait sortir de sa zone de confort et c'était clair dans ma tête qu'il fallait que ce soit une héroïne. J'étais bien content, mais ça me stressait. Je me suis dit : « *Ok, je vais y aller à fond. Ça va être elle, ça va être sa mère et sa grand-mère et les deux rôles masculins vont être périphériques.* »



### **Le Nord retrouvé**

Le dernier livre de François Lévesque est disponible en librairie depuis le 24 septembre.

264 pages | Éditions Tête première

### **On retrouve aussi le même genre de quête identitaire que dans la trilogie des cahiers de Francis. Comment s'est passée ta propre adolescence ?**

Mon enfance et mon adolescence ont beaucoup été marquées par l'intimidation. C'est à la mode d'en parler maintenant, mais ça ne l'était pas dans le temps. Je me suis fait écœurer, tabasser de la 2<sup>e</sup> année jusqu'en secondaire 5 : la face dans bol, traiter de *fif* à tous les jours. En même temps, j'ai eu plein de beaux moments avec mes amis, surtout mes chums de filles. Adolescent et jeune adulte, tout mon entourage était presque exclusivement féminin. Comme je suis gai, elles me confiaient leurs affaires, il n'y avait pas d'ambiguïté. Ces tourments de l'adolescence et de l'enfance, c'est un thème majeur dans à peu près tout mon œuvre, à peu près tous mes romans.

### **Il semble difficile de se faire connaître auprès du grand public quand on écrit du roman de genre au Québec. Comment fait-on pour se démarquer des auteurs anglo-saxons ?**

On n'a aucun contrôle là-dessus, mais c'est correct en même temps. T'écris le meilleur roman que tu peux et tu te croises les doigts. Tu ne peux pas forcer les gens à lire. T'espères que ton roman va faire son chemin, va trouver des lecteurs intéressés et tranquillement, ça va croître. C'est un peu ce qui est arrivé avec *Neiges rouges*. Il s'est passé quelque chose, je ne sais pas pourquoi, mais mon lectorat s'est élargi. Il y a eu plus de presse et pendant plus longtemps. Il y a aussi une nomination pour le Prix de Saint-Pacôme pour le meilleur roman policier.

### **Si les romans de genre québécois étaient adaptés au cinéma, est-ce que ça aiderait les auteurs à se faire connaître du grand public ?**

Il y a une productrice qui a acheté les droits d'adaptation de deux de mes romans, *En attendant Russell* et *En ces bois profonds*. C'est moi qui écrirais les scénarios, mais tout ça est en développement. Ça ne veut pas dire que ça va faire des films. C'est un processus qui est long ici. Il n'y a jamais de garantie qu'un film sera financé. Mais bref, on travaille là-dessus.





BIENTÔT  
EN VENTE!



publicite@litteraire.ca

JOUE

ACHÈTE

RÉPARE

LOUE

LIVRE



514 526-5969  
2222, rue Ontario Est  
Montréal H2K 1V8

BOITEAMUSIQUE.CA

J'ai fait une entrevue avec Izabel Grondin, cinéaste québécoise qui fait des films de genre qui donnent souvent dans l'horreur et le fantastique. Avant de la rencontrer, j'ai bien sûr visionné quelques-uns de ses courts métrages que j'ai trouvés assez difficiles à regarder, je dois l'avouer. J'étais donc un peu nerveuse de la rencontrer. Izabel Grondin n'est pas comme ses films! Gentille, d'un abord agréable, elle m'a tout de suite mise à l'aise. C'est une grande dame qui se bat depuis 20 ans pour faire reconnaître ses films au Québec, une combattante, une femme dont je suis heureuse d'avoir fait la connaissance.

## Le côté sombre de l'être humain

COURT MÉTRAGE LA TABLE © COURTOISIE



par **Linda Pelletier**  
Camelot marché Maisonneuve

## Izabel Grondin

**Tu réalises des courts métrages depuis 20 ans. La plupart flirtent avec l'horreur. Qu'est-ce qui t'attire dans ce genre en particulier?**

J'ai fait plusieurs films d'horreur, mais j'ai aussi fait, toujours dans le cinéma de genre, plusieurs films fantastiques dont les univers sont plus magiques et féériques. Dans les dernières années, mes courts métrages se sont axés sur le « psycho sexe ». Ce sont des drames psychologiques et des *thrillers* avec une certaine dose de sexualité. Ce que j'aime dans ce genre de films, c'est qu'ils nous emmènent en terrain inconnu, ils nous sortent de notre zone de confort, ils nous surprennent.



### Quelles sont tes principales sources d'inspiration ?

Je suis une passionnée de faits divers. J'aime lire les petits paragraphes dans les journaux où l'on raconte des histoires saugrenues, sordides parfois. J'aime exploiter le côté sombre de l'être humain. Le pire m'interpelle davantage, je ne saurais pas dire pourquoi. J'aime bien suivre les histoires judiciaires, les meurtres non résolus, les tueurs en série, ça me fascine. Je me demande comment font ces criminels pour dormir sur leurs deux oreilles !

### La sexualité et le BDSM (bondage, discipline, sadomasochisme) sont des thèmes qu'on retrouve dans quelques-unes de tes réalisations. Qu'est-ce qui te fascine dans ce rapport entre l'érotisme et l'horreur ?

Alors là, c'est vraiment tout ! Pour moi, ça relève de deux pulsions : la pulsion de la colère et la pulsion sexuelle, donc Éros et Thanatos. Je pense qu'elles sont indissociables l'une de l'autre. Dans les films que j'ai consommés, l'érotisme a toujours été un leitmotiv pour glorifier l'horreur. Et souvent violence et sexe vont de pair. J'aime bien mélanger les deux. Je trouve ça plus déroutant et plus près de la vérité humaine.

### Ton avant-dernier court métrage *La Table*, qui a pété des scores de visionnements sur YouTube, a récemment été retiré de la plateforme de visionnements. Qu'est-ce qui s'est passé ?

En fait, ce n'est pas juste le film *La Table* qui a été retiré, c'est ma chaîne au complet. Ma bataille avec YouTube remonte à trois ans. On m'a retiré un film pour des raisons graphiques non fondées. J'ai fait une demande d'appel à YouTube et on m'a donné gain de cause à condition que je mette une limite d'âge. Puis, deux ans plus tard, c'est mon film *Fantasme* qui a écopé parce que durant cinq secondes on voit les seins d'une femme. Je trouve ça absolument révoltant, car le sein féminin est le premier biberon de tous les êtres humains. J'ai fait une demande d'appel à YouTube, mais elle a été refusée. Et récemment, ce fut *La Table* qui a été retiré, pour les mêmes raisons. Comme mon film *La Table* a été programmé par de grands festivals, j'ai demandé à YouTube qu'il révise sa décision. *La Table* a eu plus de 4 millions de visionnements en moins de deux ans, c'est énorme pour un court métrage québécois. YouTube a accepté ma demande d'appel, mais je devais mettre une limite d'âge. Puis, quelques mois plus tard, je me suis aperçue que je n'avais plus accès à mes films. Et c'est là que j'ai vu que ma chaîne avait été complètement fermée. J'étais furieuse. Ma chaîne YouTube est là depuis 10 ans. J'ai fait neuf demandes d'appel à YouTube et elles ont toutes été refusées. Alors maintenant, c'est sur Vimeo qu'on peut voir l'ensemble de mon œuvre.



## Peux-tu nous parler de ton dernier court métrage *Maledictus*? Pourrions-nous bientôt le voir à Montréal?

*Maledictus* est mon bébé le plus récent, un retour à mes premiers amours. C'est un film d'horreur traditionnel. Le festival SPASM m'a approchée l'année dernière pour que je réalise un Kino. Je ne suis pas très portée sur ce genre d'exercice, mais j'ai accepté de relever le défi. Le concept de Kino est qu'il n'y a aucune bonne raison de ne pas faire un film. Même si on n'a ni argent ni temps, on te fournit l'équipement et des gens travaillent bénévolement et le laps de temps est très court. *Maledictus* a été produit en trois jours, 24 heures sur 24. C'est un film accessible, même pour les ados, et il est universel, car le langage est le latin. Récemment, il a joué au Festival du cinéma de Knowlton et je travaille afin qu'il prenne le chemin des festivals de films à l'international, parce que mes films roulent beaucoup plus à l'étranger qu'au Québec.

## Tu as participé récemment au documentaire *L'inquiétante absence*, qui aborde les difficultés rencontrées par le cinéma de genre au Québec à être financé. Comment expliques-tu que ce soit encore un problème en 2019?

C'est un sujet qui me tient tellement à cœur! Et je deviens en colère quand j'en parle. Premièrement, il y a plusieurs intervenants dans ce documentaire. Les *big shots* et des artisans qui travaillent dans l'ombre comme moi et d'autres. Selon moi, il y a deux problèmes majeurs : d'abord, les mentalités sont à changer. On croit que les films de genre n'ont aucune qualité artistique, esthétique, aucune portée sociale, que ce sont des films faits pour des attardés mentaux, qu'ils sont insipides, bâclés, sans aucune qualité cinématographique. Si vous demandez à n'importe quel grand cinéaste de ce monde quels films leur ont donné envie de faire du cinéma, ils vous répondront : *Orange mécanique*, *Carrie*, *Jaws*, tous des films de genre. Ici, on a très peur d'investir dans ce type de productions. Peut-être parce que l'argent vient du gouvernement. Les institutions sont très frileuses quand arrive le temps d'investir dans des films. Mais le monde en a marre des drames sociaux! Deuxièmement, le problème c'est les personnes qui analysent les films de genre. Je pense que plusieurs d'entre elles n'ont pas les compétences pour bien évaluer le potentiel et les retombées d'un film de genre. Aussi, il n'y a pas beaucoup d'argent et plein de gens veulent cet argent. Donc, c'est sûr qu'ils vont donner l'argent pour des films plus rassembleurs, comme des comédies familiales par exemple. Mais, je ne pense pas que ce soit une bonne stratégie.

## Tu travailles depuis quelques années sur le financement de deux longs métrages : *Les oubliés*, sélection officielle Frontières du Festival international de films Fantasia, ainsi que *Hors-Piste*, pour lequel tu as reçu une bourse d'écriture de la SODEC et de Téléfilm Canada en 2018. Où en es-tu rendue avec ces projets?

À Téléfilm, on a eu un engouement pour *Les oubliés*. Par contre en 2018, Téléfilm a connu une grosse crise financière et à la SODEC, *Les oubliés* a connu un sort tout à fait différent. Pourtant, c'est la SODEC qui a sélectionné *Les oubliés* pour représenter le Québec au plus gros festival européen francophone qui se déroulait à Montréal cette année-là. Nous étions rendus à notre troisième et dernier dépôt, mais le projet a été très mal reçu. Je croyais que c'était parce que c'était un film de genre, pourtant il y avait plusieurs films que la SODEC aurait normalement aimé financer qui n'ont pas passé le cap non plus. Mais je suis une combattante. Le cinéma, c'est toute ma vie. J'ai mis plus de 6200 heures sur *Les oubliés*. Alors, je vais me tourner vers la coproduction. On a des investisseurs qui sont intéressés, mais le film devra se faire en anglais avec des acteurs états-uniens. Ça me fait de la peine. Je veux travailler au Québec, en français. Pour *Hors-Piste*, on croit que son sort sera différent. L'écriture est pratiquement terminée, c'est un film beaucoup plus accessible, plus minimaliste. Il y a moins d'acteurs et c'est un thriller, donc c'est un projet plus sécurisant pour les investisseurs. Les dernières nouvelles qu'on a eues de la SODEC sont excellentes. J'espère qu'ils vont me donner ma chance.

## Ton travail a été mis à l'honneur dans le livre *Le cinéma québécois au féminin paru en 2016 aux éditions L'instant même*. Peux-tu nous parler de ce livre?

J'ai été très honorée d'être dans ce livre. C'est un livre qui donne la parole à six femmes de générations et de backgrounds différents. Je pense qu'ils ont voulu mettre de l'avant des femmes qui sont des cinéastes, des productrices, des directrices photo, qui dans l'événementiel ou des cinéastes indépendantes comme moi. Parce que nous sommes très peu. On confine les femmes dans la variété, la télé-réalité, le magazine culturel. Ça ne coûte pas trop cher, alors on se débarrasse des femmes dans ces créneaux. On dénonce le sexisme dans nos sociétés, mais dans mon domaine il y a des pas de géant à franchir.

Avant de terminer, je voulais te remercier Linda pour l'entrevue, parce que j'achète *L'itinéraire* depuis très longtemps et j'encourage les gens autour de moi à l'acheter. C'est un journal tellement important, pas juste parce qu'il permet la réinsertion sociale et qu'il donne un point d'ancrage à bien des gens, mais aussi parce qu'il permet aux gens de s'accomplir personnellement, et aussi professionnellement. Je ne peux que saluer cette belle initiative.

Dans la tête des camelots



Raconte-moi ton  
plus beau souvenir

**D'HALLOWEEN**

## Gene Simmons du groupe Kiss

Quand j'étais déguisé en Gene Simmons du groupe Kiss. C'était en 1985. J'avais 17 ans. J'aimais bien gros Kiss à l'époque. Je les ai vus en spectacle quatre fois au Centre Bell. Quand j'ai fait ma tournée pour les bonbons, il y a un chien qui a eu peur en me voyant et qui a jappé. Sinon, dans un dépanneur, un caissier voulait me faire chanter, mais je n'ai pas voulu parce que j'étais gêné.

**DENIS BOURGEOIS**

CAMELOT PHARMAPRIX, JEAN-TALON / CHRISTOPHE-COLOMB

## Le clown de la restauration

Une année, j'étais déguisé en Ronald McDonald et je me promenais avec ma mère pour aller chercher des bonbons dans le quartier Ville-Marie. Il y a des gens qui nous faisaient entrer dans leur maison pour boire du jus et ma mère m'a amené au McDonald à la place Frontenac. J'avais sept ou huit ans.

**JEAN-CLAUDE NAULT**

CAMELOT MÉTRO CHAMP-DE-MARS

## La cow-boy de L'itinéraire

Je me suis déguisée à deux reprises en cow-boy pour L'itinéraire, parce que j'aime les chevaux et que j'écoute de la musique western. C'est le fun. On fait des concours, mais je n'ai pas gagné. Je vais essayer de trouver un autre costume pour cette année.

**DIANE CURADEAU**

CAMELOT À LA DISTRIBUTION

## Faire peur aux enfants

Quand on était adolescents, un de mes amis et moi, on a décidé de se déguiser et de se promener dans le voisinage pour faire peur à des enfants. J'ai presque pissé de rire dans mes culottes. J'étais déguisé en espèce de Bossu de Notre-Dame. On avait fait nos costumes à l'improviste, avec ce qu'on trouvait.

**GILLES LEBLANC**

PARTICIPANT - AIDE AUX CUISINES

## Une maison hantée

C'est lorsque j'ai amené pour la première fois mon enfant faire une cueillette de bonbons. Sur mon chemin, nous avons croisé une maison qui se disait hantée et c'était bien fait. Il y avait un parcours contenant plusieurs petites choses pour effrayer les enfants. Mon garçon est sorti de là avec des souvenirs impérissables.

**ANTOINE DESROCHERS**

CAMELOT ÉPICERIE METRO, SAINT-HUBERT / BOUCHER

## Des bonbons et des pommes

C'est la seule Halloween que j'ai passée avec ma mère et ma grand-mère. Je devais avoir cinq ans. Je ne me souviens pas de mon costume, mais c'était un moment précieux, car ma mère n'était pas souvent présente. On a fait les maisons ; on avait chacun un sac. Il y a un monsieur qui nous avait donné des pommes, mais moi, je voulais des bonbons, donc je les ai données à ma mère. Elle était bien contente d'avoir des pommes.

**CINDY ROSE**

PARTICIPANTE

## Fête de famille

J'étais un peu vieux et je ne passais pas l'Halloween, mais j'avais des neveux et des nièces plus jeunes. On se rassemblait chez ma sœur Johanne et on décorait la maison. Ma sœur a même gagné des prix. Les enfants partaient pour ramasser des bonbons et nous les adultes, on en donnait. C'était un rassemblement de famille avec de la bonne bouffe.

**STÉPHANE AVARD**

CAMELOT MÉTRO PLACE D'ARMES ET DE LORIMIER / MAISONNEUVE

Retrouvez la  
traduction française  
de cette entrevue sur

[itineraire.ca](http://itineraire.ca)



# Margaret Atwood

Interview by Jane Graham, published in *The Big Issue UK*



© REUTERS/DYLAN MARTINEZ

Following the recent release of her *The Handmaid's Tale* sequel *The Testaments*, Booker prize-winner Margaret Atwood reflects on her introduction to writing, teenage anxieties and the memory she'd love to revisit.

I was 16 in November 1955, living in Canada. This was a time of Elvis Presley, rock 'n' roll, circle skirts, penny loafers, formal school dances with strapless dresses – though I never went that far. In grade 12, it might surprise you to know, along with my partner Sally, I was our school's entry in the Consumers' Gas Miss Homemakers contest. We had to make a baked potato in a gas stove. And iron a shirt with a gas iron. We didn't win but we got some very nice charm bracelets.

One thing I would advise my younger self would be to take secretarial studies to learn touch-typing. I still can't type. Careers advisers had a short list of possible careers for girls. Primary school teacher, nurse, airline stewardess and home economist, which meant something along the lines of a nutritionist or dressmaker. I didn't want to do any of those things but looked at all the salaries, being a mercenary child, and home economists made the most. So I took those classes and learned how to fasten a zipper but I never learned to type.

I would tell the 16-year-old Margaret to stop worrying about her hair. It is what it is and there's nothing you can do. Ever. So just forget it. In reality, I didn't reach that point of acceptance until I was about 30, after some untoward experiments. Twiggy was a nightmare I have to say.

I read a lot as a teenager but I did a lot of other things too. I made my own clothes. I ran my own puppet show at school. We made the puppets and the stage, and we did all the voices. I was quite entrepreneurial. I made money doing that. We ended up having an agent and putting the shows on for children's Christmas parties. I also wrote and sang in a home economics-based opera. And I was on the basketball team; you didn't have to be as tall then. I was very participatory.



Tous les 15 du mois, nous publions du contenu original INSP.

Membre du réseau international des journaux de rue, *The Big Issue UK*

a récemment publié une entrevue avec Margaret Atwood, dans laquelle on demande à l'auteure canadienne quels conseils elle se donnerait si elle pouvait remonter le temps à son adolescence.

# Advice to my younger self

## "I've got to stop being a compulsive helpaholic"

**I became a more anxious teenager when the serious exams arrived.** But not terribly so. I wasn't that anxious about boys, there always seemed to be a plentiful supply. This was the stage of going steady, serial monogamy, and it was before the pill. So you didn't have to worry about having sex because you weren't going to have it. That was understood.

**Sixteen was the age at which I started to write.** My friend remembers me announcing this in the school cafeteria. She said to me later, you were so brave, saying you were going to be a writer right out loud. That's because I didn't know any better, that you weren't supposed to say that. I don't know where the inspiration came from. There were no role models. I knew zero about it.

**But I was reading Hemingway and Orwell and lots of science fiction, as well as 19th century classics at school.** I went out and bought a book called *Writers' Markets* – telling you where you could sell your writing and true romances made the most money. My plan was to write those to make money, and write my masterpieces in the evening. I was no good at first but I thought I was. So I kept going.

**If I met the 16-year-old me now I'd think, what planet did you come from?** I was not the same as my cohorts. That's because I grew up in the woods and I wasn't too concerned about what other people thought. I didn't grow up in a large extended family or a local community, worrying about what they all thought. I was quite sarcastic, full of smart talk and quips, making fun of things – my friends and I would probably be considered quite harsh these days but we got that attitude from the movies.

**I think some of my independent thinking came from my parents.** My mother hadn't followed the pattern either. She never told me there were things I couldn't do because I was a girl. My parents weren't happy about the writing idea because how was I going to make money? I considered being a journalist but my parents brought home a male journalist friend who told me I'd end up writing the ladies pages and obituaries. So they successfully diverted me from that course but not into science, which was where they wanted me to go.

**If I was to give the younger Margaret advice, I'd tell her to stop overloading her schedule with too many things.** But I've been saying that for 50 years. And I'd tell her to do something about being a compulsive helpaholic. I need to find a way of not doing that because it eats up a lot of time. And you can't help everybody in the world.

**It would be hard for me to go back and show off to the young Margaret about my subsequent career.** She wasn't very easy to impress. If I told her about my success she'd say, sure, yeah, so you did it. Of all my novels she would probably like *The Handmaid's Tale* best – she was reading *Fahrenheit 451*, 1984, dark sci-fi.

**I'd tell the younger me, forget the melodrama, it'll be okay.** It gets better up until you're 30. Then it gets even better after you're 40. When I was 20 I didn't know what the plot was going to be so I was full of anxieties – will I meet Mr Right, will my career work out, will I be happy? By the time I got to 40 at least I knew about half of the plot. And you're more likely to be listened to as a 40-year-old woman, if you've made any headway in your career, than you are in your 20s.

**If I could go back in time I might revisit one of our trips to the Arctic.** It's actually a fantastic place. We also lived in France for a while in 1991; maybe I'd go back and relive one of those very nice Fall days. Or a summer in northern Canada, very beautiful. But what really gets me up in the morning is looking forward to what comes next. Too much time looking at the past, you're in the rocking chair.

## La meilleure boîte de nuit en ville

Je vis souvent la nuit. Je veux vous présenter un cabaret où on joue de la musique et on chante des chansons populaires. Participez avec moi à la soirée chez Mado.

Il y a un orchestre de qualité, de la danse et de très belles voix. Je me souviens en particulier d'une chanteuse haïtienne qui était simple. Comme Ginette Reno, elle ne se prenait pas pour une autre. Il y avait des musiciens avec elle et des danseurs qui se mélangeaient avec les spectateurs et les invitaient à participer à la fête.

Les vêtements que les clients et les artistes portent dépendent du thème de la soirée. Ça peut aussi bien être des robes longues, des costumes avec des plumes et de la dentelle, des habits à la mode paysanne, des chemises de cow-boys avec des franges... Moi j'aime m'habiller western avec des jeans percés, une blouse un peu transparente avec une camisole en dessous pour mettre le teint en valeur.

Les artistes et les spectateurs proviennent de plusieurs communautés. Chez Mado, c'est un des derniers cabarets qui se tient debout, peut-être à cause de la diversité des générations, des sexes, des cultures, un beau mélange !

---

**CÉCILE CREVIER**  
CAMELOT SAINTE-CATHERINE EST / MORGAN  
ET MÉTRO L'ASSOMPTION

## Je vous parle de moi

Je suis camelot depuis deux ans à L'itinéraire. Je vous parle aujourd'hui de moi. Il y a beaucoup de gens qui ne me connaissent pas et qui jureraient que je suis normale. À première vue... oui, je parais normale, mais à l'intérieur je suis en miettes.

Je vis avec un trouble de personnalité limite. Cela veut dire que dans mon enfance j'ai vécu trop de traumatismes et je me suis empêchée d'évoluer. Je suis une enfant, émotionnellement, même si je suis adulte physiquement.

Vivre avec une telle condition n'est pas facile. Il faut que je pense à tellement de choses que les affaires les plus simples deviennent un obstacle. Je lutte pour être mieux, mais il y a des fois où la plus petite tâche peut me stresser. J'en oublie de faire des choses aussi simples que mon ménage parce que je suis *pognée* dans un tourbillon d'idées.

Je suis perdue dans ma tête, je stresse et je perds toute confiance en moi. Ça me déprime. Je lâche tout et ça prend plusieurs jours avant que je puisse me retrouver. Donc je ne suis pas stable à mon poste, malgré mes efforts !

Je ne peux pas corriger ce qui est passé, mais je fais tout en mon pouvoir pour que ça n'arrive pas encore. Depuis les deux derniers mois, mes ventes ont remonté un peu après une baisse énorme. Cela me remonte aussi le moral.

Je suis de plus en plus confiante de regagner votre confiance et je souhaite que les gens continuent de m'encourager dans mes démarches.

Je ne parle pas beaucoup, mais quand les gens prennent la peine de me parler, ils me trouvent sympathique et intelligente. J'ai hâte de pouvoir partager. Je vous remercie de votre confiance.

---

**LYNN CHAMPAGNE**  
CAMELOT MÉTRO DE L'ÉGLISE

## Un douloureux coup du sort

Michel et Marie-Soleil souhaitaient tous deux améliorer leur sort lorsqu'ils se sont engagés comme camelots à L'itinéraire. Michel est arrivé au magazine en 2004 et a vendu longtemps au métro Côte-des-Neiges.

Marie-Soleil s'est jointe à la famille en 2013. Elle passait pratiquement tout son temps libre en compagnie de son grand ami Claude. Je me joignais toujours à eux pour dîner au café, et nous avions de franches rigolades.

Marie-Soleil est une des camelots que j'apprécie le plus. Michel était aussi un camelot que j'appréciais. Si je parle de Michel au passé, c'est qu'il est décédé à la fin du mois de juillet dernier. Marie-Soleil, elle, a été hospitalisée. D'abord dans le coma, elle a ensuite suivi un plan de réhabilitation. Deux ans pour se remettre sur pied...

Marie-Soleil et Michel ont subi le même genre d'accident. Un douloureux coup du sort ? Des victimes de chauffards inconscients ? Dans le cadre de leur travail de camelot, ils ont tous deux été happés de plein fouet par des automobiles en traversant la rue.

Michel est décédé et Marie-Soleil n'est pas encore revenue au magazine, mais son grand ami Claude y est toujours. Il vient plus rarement au café, mais quand je le croise, j'en profite pour lui demander des nouvelles de notre amie. Elle est en convalescence à la maison et va de mieux en mieux.

J'en profite pour offrir mes sincères condoléances à la famille et aux amis de Michel.

---

**MANON FORTIER**  
CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN ET MÉTRO  
HONORÉ-BEAUGRAND





RÉJEAN BLOUIN  
CAMELOT MÉTRO PIE-IX

## De l'alcoolisme à la sobriété

**Je vais vous parler du jour où je suis passé de l'alcoolisme à la vie sobre. Tout un défi quand on passe de l'un à l'autre, mais avec bien des découvertes sur soi. On passe du noir au blanc, de l'hiver à l'été ! Mon corps m'a remercié et mon moral m'a serré la main.**

Je viens d'une famille où l'alcool coulait à flot : mon père, mes sœurs, tout mon entourage d'amis m'ont beaucoup influencé. Dû au fait que ma famille était dysfonctionnelle, mon adolescence a été un cauchemar et une constante recherche de soi.

Depuis 1978, tout a changé ! Que c'est bon, de se retrouver, d'être la personne que l'on était avant et surtout, de se faire confiance. La consommation est une façade, un masque qui n'est vraiment pas nous-mêmes, c'est une cachette psychologique.

### Les amis de beuverie

J'ai réussi à oublier les amis de beuverie, de *cruiser* la fin de semaine après un *show* mal fini, les lendemains malades à cause de mélanges (bière, caribou, cidre, vin, etc...) et de fumer des substances alors illicites (hash, cannabis). J'ai appris à fuir les copains qui ont décidé de poursuivre leur recherche personnelle avec l'alcool.

Par contre, la musique m'a collé à la peau. La musique m'a aidé à m'en sortir : c'était mon échappatoire. D'un autre côté, les amis qui m'encourageaient à boire... je leur demandais de me respecter et je faisais de même avec eux. De l'autre, la musique était ma plus fidèle compagne. J'ai perdu des amis musiciens. Ma volonté et les consultations avec une psychologue, une fois par semaine, ont changé les choses.

Ces changements m'ont apporté beaucoup de bénéfices. Parmi mes accomplissements, je peux penser à plusieurs choses. Par exemple, j'ai créé un personnage de clown-animateur avec une petite troupe. J'ai composé une chanson-thème pour un festival à Lévis, en face de Québec.

Pour ce même festival, j'ai trouvé et fait passer en audition les artistes-animateurs et autres pour la nouvelle programmation. J'ai aussi exploité mon côté poète : je me suis mis à écrire des textes. Finalement, j'ai développé un esprit plus ouvert : dû à mon alcoolisme et à celui de mon père, j'ai développé une sensibilité et de l'empathie face aux autres.

### La paix avec soi-même

Le plus important dans tout ça, cela m'a apporté la paix avec moi-même et j'ai pardonné à mon père, car j'ai compris pourquoi il était tombé dans la dépendance. Il a eu une enfance très stricte et autoritaire qui fait que ses émotions étaient refoulées à l'intérieur de lui-même. J'ai aussi appris à voir son côté positif, lui qui était musicien comme moi. Il m'a transmis sa passion.

Après avoir vécu les déboires de l'alcoolisme, cela m'a donné l'envie de ne plus jamais m'y retrouver. Créer un nouvel environnement m'a fait perdre des amis qui n'ont pas pu s'en sortir (le suicide, continuité dans leur dépendance, banditisme, etc...).

### La poussière du passé

Il faut savoir ramasser la poussière du passé et apprendre à la jeter aux ordures ! On traîne souvent le boulet du passé et ce boulet-là nous empêche de continuer, de faire plein d'actions que l'on aimerait entreprendre.

Coupe cette chaîne avec de la volonté et n'aie pas peur de consulter pour pouvoir t'en sortir. Ne sois pas de ceux qui transportent leur boulet toute leur vie. C'est très lourd à porter. La vie est trop courte pour laisser passer cette occasion. Tu verras qu'après avoir délaissé ce poids des belles choses en sortiront.

On retrouve le soi, l'envie de respirer, l'air des champs de blé, le désir de tout découvrir et surtout, de se redécouvrir.



# Sylvain Paquin

## un drôle d'animal

par Alexandra Guellil

Surnommé malgré lui « l'ermite moderne », Sylvain Paquin vit seul depuis près de 20 ans dans la région Eeyou-Ischee, dans la Baie-James, au nord du Québec. Isolé géographiquement, il est loin d'être coupé du monde moderne pour autant.

À 54 ans, Sylvain Paquin a deux histoires de vie. La première est quelque peu ordinaire et se passe à Montréal. Elle comprend un travail dans le domaine du multimédia et des projets d'économie touristique dont un en particulier qui lui permet de partir voir un ami dans la région de la Baie-James. C'est dans cette région, qui abrite notamment le complexe hydroélectrique, baptisé par Robert Bourassa « *le projet du siècle* », que commence sa seconde histoire de vie. Une seconde vie qu'il rend unique par son choix de prospérer en pleine nature, entouré de ses frères loups tout en partageant une multitude d'expériences avec les Cris qu'il considère comme sa famille.

Son quotidien est plutôt routinier et orienté sur l'autosuffisance : il coupe son bois qu'il récupère dans une décharge, fait fondre de la neige en hiver pour avoir des réserves d'eau, accumule des vivres en fonction des saisons. En voyant ses réserves de nourriture et son chez lui, on ne peut que se dire qu'il a su incarner à la perfection ce qu'est l'abondance.

L'une de ses plus grandes fiertés est de se targuer de ne pas avoir de télévision en haute définition puisqu'il vit chaque jour des expériences en haute sensation et en 360 degrés. Même s'il vit seul, il possède tous les outils électroniques pour être ultra connecté au monde et mener toutes sortes de projets multimédias en ligne, en témoigne la richesse visuelle et artistique de son compte Instagram @animalpaquin.

### En marge du monde

Sa vision de la vie, Sylvain Paquin la partage régulièrement avec ceux qui sont à l'écoute. Il y a quelques mois, il a accueilli le rappeur, photographe et artiste algonquin Samian chez lui pour tourner un des dix épisodes de la série *En marge du monde* diffusée sur TV5 Monde.

L'épisode de 48 minutes, réalisé par Sarah Fortin et Mathieu Vachon et produit par Océan télévision a d'ailleurs été diffusé le 24 septembre dernier et est toujours disponible en rattrapage sur le web.

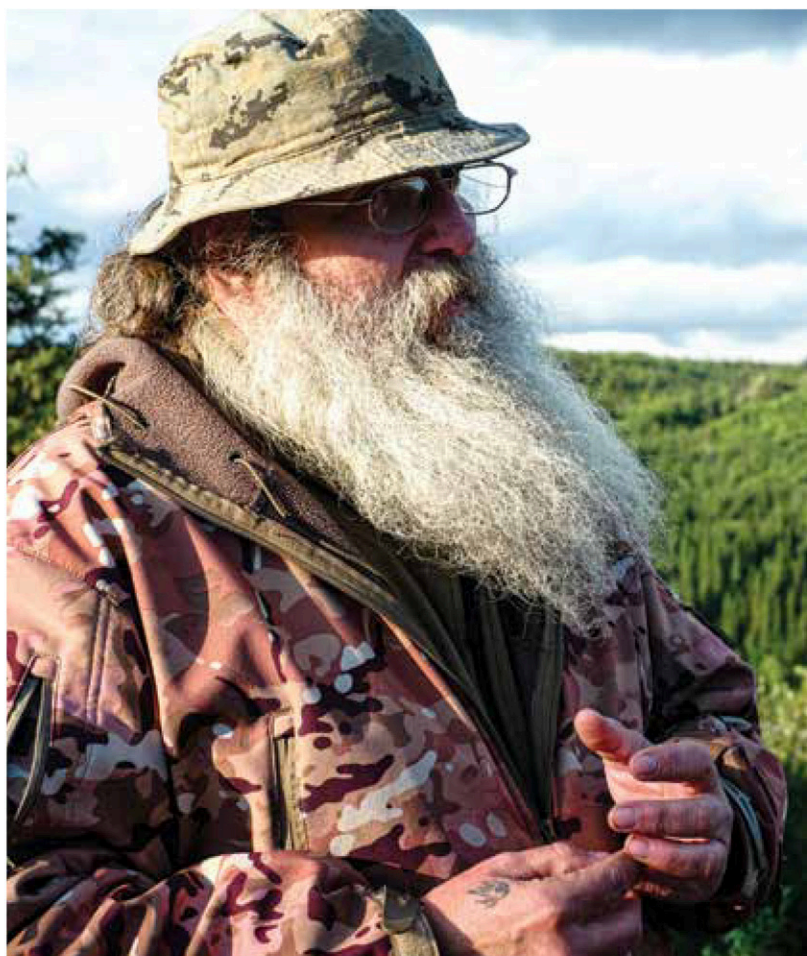
On découvre un échange comme il en existe très peu, en toute simplicité, entre deux hommes avec les mêmes sensibilités pour la Terre mère. Deux personnalités qui parviennent à montrer qu'une autre vie, axée sur le partage des connaissances et l'échange humain, est encore possible.

On découvre un Samian rempli d'humilité et en retrait face à toutes les découvertes que lui enseigne Sylvain Paquin, qui devient le temps de l'épisode une sorte de guide. Ensemble, ils partent dans la forêt récolter des champignons, partagent un moment de recueillement unique avec les Cris et suivent les pas des loups.

Pour Sylvain Paquin, ce n'est pas lui qui vit en marge du monde, mais bien les citoyens citadins qui sont devenus des esclaves modernes, car plongés en permanence dans leurs écrans et déconnectés de la réalité de ce que le monde et la nature proposent. Ceux-là mêmes qui vont jusqu'à se texter à la même table pendant un repas pour se demander de passer le ketchup.

S'il reste critique envers la société moderne, ce « drôle d'animal », comme il aime qu'on l'appelle, se voit bien passer toute sa vie à Eeyou-Ischee, jusqu'à l'appel du « grand boss ».

«La solitude  
est ma plus  
grande alliée,  
c'est grâce à  
elle que je me  
connais.»



**Dans *En marge du monde*, on donne très peu de détails de votre vie d'avant. Pouvez-vous la raconter ?**

J'ai commencé à travailler très jeune dans les fêtes foraines et j'ai pu me promener à travers le Québec. Le gérant s'occupait de moi et m'empêchait de faire des conneries. J'ai toujours été autodidacte, consciencieux et manuel. Dans ces années, j'étais déjà en amour avec le tourisme, la nature et la photo qui n'était pas encore numérique. J'avais déjà envie de faire autre chose, mais avec l'apprentissage de Photoshop, j'ai appris à faire des sites web dans les années 1990. J'ai découvert la passion de la recherche-sauvetage et j'ai été bénévole à plusieurs occasions, que ce soit pour des événements liés à l'itinérance, la crise d'Oka ou des inondations. J'ai travaillé en multimédia dans un bureau sur la rue Sainte-Catherine à Montréal.

**Vous avez aussi côtoyé Lucien Bouchard, car vous avez été son garde du corps...**

Oui pas longtemps, mais oui. Quand le Bloc québécois a été créé, il y a eu une réunion de fondation au Jardin botanique à Montréal. Dans ce temps-là, je connaissais beaucoup M. Parizeau qui était élu dans le secteur de Terrebonne et Mascouche. De fil en aiguille, on m'a demandé d'assurer la sécurité du Bloc québécois pendant cet événement précis. Dans ce temps-là, Micheline Fortin, qui travaillait à Radio-Canada, connaissait Mme Bombardier, qui était l'attachée politique de Lucien Bouchard. Donc de fil en aiguille, j'en suis arrivé à assurer sa sécurité. Dans la salle, il y avait des bleus et des rouges et d'autres personnes ayant des opinions politiques très variées. C'était un peu hallucinant d'assister à tout ce changement-là au niveau québécois et de rencontrer ces politiciens. Je garde surtout un très bon souvenir de M. Parizeau. Quand j'y repense aujourd'hui, j'avais quelques accès privilégiés. C'est fou...



### **Certaines de vos rencontres vous ont plus marqué que d'autres...**

Oui, il y a celle avec celui qu'on appelait « le king de la rue » André Gauthier, un itinérant qui fréquentait l'organisme Dernier Recours avant sa fermeture. Aujourd'hui, il est décédé. J'ai très vite été sensibilisé aux réalités des personnes itinérantes et à celle de la vie dans la rue. J'ai fait pas mal de choses dans les années 1990, jusqu'à ce que j'aille rejoindre un de mes amis qui se trouvait à la Grande Rivière pour trois semaines. Et puis je ne suis jamais reparti vers le sud. 1997, c'est l'année qui marque le moment décisif : j'ai rencontré mon mentor Michel Pageau qui a changé ma vie : il m'a mis en contact avec la nature et les animaux, il m'a tout enseigné. C'est aussi l'année où j'ai arrêté de couper ma barbe et mes cheveux.

### **Est-ce que votre rencontre avec André Gauthier a changé votre vision de l'itinérance ?**

Je dirais plus qu'elle m'a beaucoup marqué. Je me suis toujours senti très près des personnes itinérantes en essayant de rester ouvert à eux, à ce qu'ils ont vécu et aux raisons qui font qu'ils se sont retrouvés à la rue. Pour moi, ce sont des personnes qui ont fait des choix de vie, mais ce sont surtout des écorchés vifs avec des histoires de vie hallucinantes. Si aujourd'hui, il y a des jeunes qui pensent que c'est cool d'être itinérant, je leur dirai que oui, peut-être pour un été, mais quand on parle de gens comme Le King qui ont été dans la rue pendant des dizaines d'années, c'est autre chose. Je crois que c'est nous, en tant que société, qui créons les itinérants. Nous, avec notre indifférence à leurs problèmes.

### **Mais au début, vous ne viviez pas comme on le voit dans cet épisode de *En marge du monde* ?**

Non, je m'étais construit une sorte de tipi et j'ai rencontré des amis autochtones. J'avais même une petite entreprise de multi-média que j'ai finalement fermée pour me consacrer vraiment à la nature. Je voulais comprendre les potentiels de développement au nord. D'ailleurs cette année, j'ai fêté mes 14 ans sans rejoindre les grandes villes comme Matagami, en Abitibi-Témiscamingue ou Montréal. Je vis de façon autonome en forêt. Mais je reste connecté comme on dit : j'ai accès à internet par satellite et sur mon téléphone. J'ai mon réseau Wifi, j'ai mon système de radio avec une petite entreprise dans le tourisme pour faire découvrir le nord à ceux et celles qui le souhaitent. Je suis une meute de loups depuis 17 ans. J'emmène du monde voir les loups et les orignaux. C'est vraiment un changement de vie drastique qui s'est fait.

### **On dit de vous que vous êtes une sorte d'ermite moderne du nord du Québec. Comment décrivez-vous votre mode de vie ?**

Je me sens beaucoup plus comme un drôle d'animal qui vit dans l'fond des bois. Si on pense à la spiritualité, peut-être que mon mode de vie peut rappeler celui d'un ermite, mais je suis loin d'être déconnecté de la réalité. Au contraire, je suis vraiment ultra-connecté via différentes technologies. Pour certains, je suis un ermite moderne, pour d'autres un sans-abri. Ça me fait souvent sourire quand les gens tentent de me définir parce que ce qui importe finalement c'est que moi je sois bien dans ce mode de vie que j'ai choisi. Je me sens complètement en harmonie avec la nature, je vis avec les saisons. Je suis bien.



## **Pour quelles raisons pensez-vous que certaines personnes ne comprennent pas votre mode de vie ?**

Je crois que beaucoup de personnes ne comprennent pas que par choix, j'ai décidé de vivre en forêt. Ils ont dû mal à comprendre que depuis que je suis ici, je n'ai jamais coupé un arbre pour chauffer les bâtiments et ce, même s'il fait jusqu'à -50 degrés en hiver. Pourquoi couper un arbre quand j'ai une décharge à 1,5 km de là où je reste et où il y a du bois à ne plus savoir quoi en faire ? Je brûle 4000 palettes de bois par hiver et je les trouve dans cette décharge gratuitement alors qu'elles seraient enfouies si je ne les utilisais pas. Pour certaines personnes, ma vie en dehors de la société est difficile à comprendre, tout comme le fait que je sois en harmonie avec les animaux, surtout avec des loups. Quand on me voit dans le dépotoir, on imagine que je suis un itinérant ou que je suis ici parce que je fuis, que je consomme, que j'ai quelque chose à me reprocher ou que la police me recherche. Or, rien de cela n'est vrai. Je ne consomme plus depuis des années et ma plus grosse drogue, en vérité, c'est la forêt.

## **La solitude est un mal dont souffrent beaucoup de personnes. Vous sentez-vous seul parfois ?**

Absolument pas. La solitude est ma plus grande alliée, c'est elle qui me fait me connaître. Je ne me suis jamais vraiment senti seul. Je me lève vers les 4 ou 5 heures le matin, je vais voir mes loups, je reviens pour faire mes trucs : m'occuper de mes chiens, ouvrir l'ordinateur, faire du montage vidéo, faire le suivi des loups avec mes caméras installées partout, etc. Ma vie est remplie d'activités et je vis avec les saisons. Je me sens beaucoup plus seul quand je vais en ville comme les fois où je dois aller à Radisson pour du ravitaillement. En revenant, je me sens brûlé. Pourquoi ? Parce que j'ai vu des gens malheureux qui ne vont pas bien se plaindre du prix des maisons ou de la nourriture. Et ils peuvent se plaindre, mais ils ne font pas grand-chose pour améliorer leur sort. Moi, je ne me plains pas. Ma solitude est un choix et elle est plutôt positive. Il faut être seul pour réussir à se connaître. J'aime autant être maître de moi-même dans une certaine solitude qui me permet de contempler la nature qui bouge plutôt que de regarder la télévision. Les gens ont un écran 50 pouces HD, moi j'ai accès à 360 degrés de haute sensation et je suis l'acteur de ma propre vie. Puis, je connais ma propre valeur, je n'ai pas besoin du jugement des autres.

## **Vous avez du matériel qui vous permet de rester connecté au monde. Comme votre système de radio...**

Oui, déformation professionnelle des années de recherche-sauvetage. J'ai des voisins qui sont à deux kilomètres et on s'appelle régulièrement pour prendre des nouvelles. C'est un outil d'information, de contact. J'ai des comptes sur Instagram et Facebook pour montrer mon petit coin de paradis et rester en contact avec des amis. Ce ne sont pas des dépendances, ce sont des outils de communication. Je suis parfois beaucoup plus près de mes amis de Montréal que de ceux qui restent à 10 kilomètres. Quand j'ai des amis qui ne vont pas bien, je les appelle ou ils m'appellent et on discute le temps qu'il faut. Quand on s'appelle, on se marre comme des fous ! J'ai des amis depuis la petite école avec qui j'ai des contacts, j'ai aussi ma copine et ma mère avec qui je suis en contacts. Ma seule dépendance, c'est la nature. Comme disent les Autochtones, la maison, ce n'est pas le bâtiment, c'est la forêt parce que c'est elle qui nous nourrit.

## **On vous voit dans le documentaire très proche de la communauté crie. Comment vous perçoivent-ils ?**

Quand j'ai voulu m'installer dans la forêt, c'est sûr et certain que certains d'entre eux me trouvaient au début un peu spécial. Dans le sens où beaucoup ont peur des loups, alors que moi je voulais m'en approcher et les suivre. Beaucoup d'ainés me trouvent drôle avec ma grosse barbe et aussi parce que je vis des trucs qu'ils ont vécus très jeunes. Ils ne me voient pas comme un Blanc, mais comme un humain qui a fait le choix d'un mode de vie plus ou moins traditionnel, avec *full* technologie. Mais comme je leur dis tout le temps : la technologie est au service de la tradition. De l'autre côté, je vis un certain racisme justement parce que je me tiens avec eux. Beaucoup ne comprennent pas pourquoi je suis



proche d'eux. Or, j'ai des amis de toutes les cultures et religions. Je n'ai aucune clôture. Cette proximité avec la communauté crie est importante pour moi, elle me grandit. On travaille ensemble, comme pour la récolte des champignons Matsutake ou les inventaires des plantes médicinales.

### **Vous voyez-vous rester au Nord encore longtemps ?**

Mais ma vie est ici, au Nord. Si je rentre en ville, je serai malheureux, voire mort. Et pire, je m'emmerderai complètement. Tant que je serai capable physiquement de me préparer pour l'hiver et d'être autosuffisant, je resterai. J'ai besoin de voir le soleil se lever et se coucher l'été et surtout j'ai besoin de cette proximité avec la nature. Je pense être en santé : je marche 20 à 30 km par jour et je suis continuellement en mouvement. Tant que mon Boss d'En-Haut ne viendra pas me chercher, et il viendra forcément me chercher, j'espère rester dans le Nord. Peut-être que je m'adapterai au fil des années et que je ferai les choses autrement pour qu'elles soient moins physiques par exemple, mais je ne me vois vraiment pas quitter le Nord.

#### *En marge du monde*

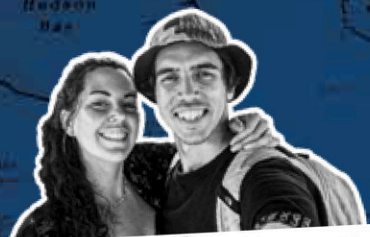
Épisode 4, Sylvain Paquin, Baie-James

TV5 Monde

Rediffusion sur le web

[tv5.ca/en-marge-du-monde](http://tv5.ca/en-marge-du-monde)





## L'ITINÉRAIRE de *Roxanne et David*

Nous sommes deux voyageurs, Roxanne Regimbald et David Sanchez, et nous avons entrepris un voyage engagé en réduisant au maximum notre empreinte carbone. Partis du Québec en avril 2019, nous parcourons 50 000 km jusqu'à la pointe sud du continent sud-américain à Ushuaia au cours des deux prochaines années. L'auto-stop, la marche, le vélo, le transport collectif et même le bateau-stop, voilà nos moyens de locomotion. Nos objectifs : zéro-déchet, zéro-pollution, visiter et encourager les initiatives locales, équitables et environnementales et, bien sûr, aller à la rencontre de la solidarité humaine.



# Nos destinations coup de cœur

## L'Anse-au-Griffon, Gaspésie, Québec

Puisque la météo printanière ne rendait pas justice aux magnifiques paysages marins de la Gaspésie, nous avons décidé de tenter le bénévolat durant six semaines à l'auberge Griffon aventure près de Gaspé. C'est un hébergement rustique sur le bord du golfe du Saint-Laurent qui embauche de nombreux jeunes voyageurs énergiques. Nous avons profité de nos jours de congé pour nous promener autour de la péninsule, plus particulièrement au luxuriant parc national Forillon, sur l'île Bonaventure et au photogénique Rocher Percé !



# Les initiatives inspirantes

## Entomo DSP, Saint-Pascal, Québec

Le comté de Kamouraska est l'une des régions les plus innovatrices au Québec. Dans le petit village de Saint-Pascal, nous avons trouvé une jeune entreprise qui n'a pas peur de jouer avec les bibittes. Entomo DSP est la première ferme entomophagique à grande échelle au Québec. Sa mission est d'améliorer l'accessibilité aux produits à base d'insectes au Canada en produisant de la poudre de grillon. Ce qui peut sembler repoussant à première vue est en fait un super aliment ! Le grillon est une excellente source de protéines, d'oméga 3 et 6 et de vitamine B12. Nous n'avons pas raté l'occasion de goûter à ces curieux insectes en compagnie d'Antoine et de Maxime, les deux cofondateurs.



## Détroit, États-Unis

La ville de Détroit a vécu quelques crises au cours de son histoire ce qui en fait aujourd'hui une métropole abandonnée et un désert alimentaire. Il y a, par chance, des initiatives qui poussent un peu partout sur le territoire dont la Oakland Avenue Urban Farm où nous sommes allés faire du volontariat. C'est une ferme urbaine qui tente de revitaliser les quartiers du nord de la ville, d'offrir une vaste gamme de produits frais et d'éduquer sur l'accès à la nourriture. Ce fut une rencontre très inspirante !



Prochaine destination : l'Ouest américain dans l'édition du 15 novembre !



**ANTOINE DESROCHERS**  
CAMELOT ÉPICERIE METRO SAINT-HUBERT / BOUCHER

# Dépendances

**La dépendance ce n'est pas une mince affaire. Quand on est dépendant de quelque chose ou de quelqu'un, ça peut vraiment tourner à l'enfer. J'ai déjà été dépendant et je dépends encore de plein de choses.**

La dépendance à la drogue peut vraiment être nuisible pour l'individu, l'alcool c'est la même chose. Et il y a plein d'autres dépendances, par exemple une femme qui dépend de son mari parce qu'elle ne travaille pas et qu'elle n'a pas d'autres revenus. Des trucs semblables, ça existe, comme on peut dire, trop souvent.

Bien sûr on dépend de plein de choses dans la vie. Notre lendemain dépend de ce que l'on fait aujourd'hui.

## J'hais la dépendance

Moi je hais la dépendance, je hais vraiment la dépendance. La dépendance à la drogue, je m'en suis sorti. À l'alcool, aussi. Je dépends encore de la cigarette car je suis un fumeur et lorsque je n'ai pas de tabac, j'ai une humeur catastrophique.

On est tous dépendants de l'emploi qu'on a. À savoir si on garde notre emploi ou si on ne le garde pas. Avec une perte d'emploi, notre vie va bien sûr en souffrir. Et ce qui nous arrive dans la vie ne dépend pas toujours de nous.

Bien souvent, le salaire qu'on gagne est un facteur déterminant. On peut avoir une vie bien aisée ou avoir beaucoup de difficultés à arriver. Dans un système capitaliste on en dépend tous de l'argent qu'on a et il faut le trouver là où il est. Bien sûr il faut travailler pour avoir de l'argent et le montant qu'on gagne détermine ce que l'on peut acheter.

## L'argent

Quelques fois, certains achètent de beaux vêtements parce qu'ils en ont les moyens. D'autres vont à la Saint-Vincent-de-Paul. Dans un système capitaliste, l'argent est la dépendance la plus répandue.

La maison où on habite dépend aussi de notre revenu et plein d'autres choses aussi. Le système capitaliste crée lui-même la dépendance à l'argent. Bien sûr, c'est ça qui fait rouler le système et tant qu'on va être dans un système capitaliste, cela va toujours dépendre de combien on a. Et ce qu'on peut faire avec en dépendra aussi.

Avoir de l'argent cause moins de problèmes que le contraire. C'est pour cela que plein de gens trouvent divers moyens pour s'en procurer, en volant, en faisant du commerce ou plein d'autres trucs. Moi de mon côté, disons que je n'ai pas été vraiment choyé au niveau de l'argent mais depuis que j'ai un petit travail, ça va un peu mieux.

## Et nos enfants

Je pourrais vous dire que les gens qui sont les plus dépendants, ce sont nos enfants. Ils n'ont pas un sou, ils dépendent entièrement des parents.

Moi j'essaie de ne pas dépendre d'un peu de tout. Mais je suis aussi dépendant comme la plupart des gens. Je vous dirais que la meilleure façon de se sortir d'une dépendance c'est justement de ne pas créer ce besoin.

Si on n'en a pas besoin, on ne tombe pas dépendant. Si on a absolument besoin d'un char de luxe, pour se sentir beau ou se sentir quelqu'un, à ce moment-là, on devient dépendant aussi de notre image, ainsi que de notre façon de vivre. Nous sommes tous dépendants et trop souvent ça ne dépend pas de nous.

La vie se bâtit une journée à la fois, c'est toujours aujourd'hui pour demain. Car demain dépend entièrement de ce que l'on fait aujourd'hui et c'est toujours comme ça. Je vais vous souhaiter une bonne journée et n'oubliez pas! Les plus dépendants de notre société, ce sont nos enfants. Prenons-en soin et gardons-les heureux.

C'EST ENCORE  
DROLE



**NABILA BEN YOUSSEF**  
HUMORISTE ET COMÉDIENNE



## La Loi 21, qu'ossa donne?

**Ceux qui ne me connaissent pas, je suis humoriste et comédienne, Québécoise de souche tunisienne. Et je gèle au Québec depuis 25 hivers maintenant.**

J'ai quitté tout ce que j'aime dans ma terre natale : la famille, le soleil, un climat chaud et une mer méditerranéenne; puis j'ai choisi de vivre dans le *frette* du Québec essentiellement pour bénéficier des valeurs démocratiques et avoir les mêmes droits que les gars *icitte*.

Ça ne veut pas dire qu'en Tunisie les femmes n'ont pas de droits. Les Tunisiennes ont eu leurs droits presque en même temps que les Québécoises. Donc, j'avais la possibilité de prendre la place... sauf qu'il y avait toujours un homme d'assis dessus.

Alors, moi qui pensais que la question de la laïcité est déjà réglée au Québec depuis plus d'un demi-siècle, j'avoue que je suis sidérée d'apprendre que la Loi 21 adoptée au mois de juin dernier, puis votée légitimement et démocratiquement soit contestée par certaines commissions scolaires ou quelques enseignantes voilées qui refusent de l'appliquer.

Ce qui me fait rire, c'est qu'on traite la grande majorité des Québécois qui sont en faveur de cette loi-là, de racistes et d'islamophobes!! Il faut voir certains vrais racistes qu'on trouve dans mon pays d'origine et qui traitent encore les femmes et les Noirs comme des esclaves.

Des racistes purs et durs, ça existe dans tous les pays et toutes les cultures... rien à faire avec eux (qu'ils mangent de la *marde*)! Mais, y'en a qui deviennent parfois « racistes » par méconnaissance. Moi par exemple, à ma première *date* ici avec un gars qui venait d'Abitibi, j'ai imaginé qu'il allait être habillé en chemise à carreaux, avec une ceinture fléchée, et qu'il aurait un petit coulis de sauce à poutine au coin de la bouche et un bout de fromage en crotte de pris entre les dents.

Franchement, ça ne métonne pas qu'on ait des préjugés envers les musulmans. Depuis le 11 septembre, on est constamment bombardé d'images de décapitations, et toutes sortes de barbaries... Moi-même des fois, j'ai PEUR que mon couscous méclate au visage!!

On ne voit jamais à la télé par exemple, un père musulman qui installe les petites roues en arrière du bicycle de sa fillette. Et si par miracle on voit ça, un spécialiste en terrorisme international n'est pas loin en studio pour nous rappeler que les roues pourraient être faites avec des matières explosives.

Donc, à force de frapper sur les mêmes clous pendant plus de 15 ans, même Mahomet s'il était vivant, il serait devenu ISLAMOPHOBE!!

Voyons, le concept de la laïcité existe depuis le 12<sup>e</sup> siècle. Ce n'est pas croyable quand même qu'on arrive à faire des téléphones intelligents qui détectent le cancer, et qu'on ne soit pas capable d'appliquer une idée « moderne » de 900 ans!?

C'était mieux la « laïcité ouverte » des libéraux?? Pour moi, cette laïcité ouverte là, c'est un peu comme avoir une famille nombreuse avec genre neuf enfants québécois, et un dixième adopté du Maroc. Pis la règle à la maison c'est : « *pas de dessert si tu finis pas ton assiette* », sauf pour le p'tit Rachid. Lui il peut en avoir parce que c'est le ramadan et sa religion lui interdit de manger.

Avec ce genre de laïcité hypocrite, les attardés nous rattrapent, même s'ils courent dans le champ. Puis ils nous ramènent en arrière. Et là, sans s'en rendre compte, le iPhone 8 sera de la magie noire, Marie-Mai de la musique du diable, pis Lise Watier va faire un tabac avec sa nouvelle eau de toilette bénite.

À mon avis, pour le meilleur vivre ensemble dans une société de diversité, chacun a le droit de croire à ce qu'il veut, mais personne ne doit imposer sa croyance aux autres! ■

AUX MARGES DES ARTS DE LA SCÈNE

# Corps et Âmes

PHOTOGRAPHIES DE mikaël theimer

12 SEPTEMBRE \_\_\_\_\_ 10 NOVEMBRE 2019

SALLE D'EXPOSITION DE LA PLACE DES ARTS

[placedesarts.com](http://placedesarts.com)

1275 AVENUE DES ARTS, MONTRÉAL, QUÉBEC H3T 2R1

1275 AVENUE DES ARTS, MONTRÉAL, QUÉBEC H3T 2R1

publicite@itinaire.ca

# PROBLÈMES DROGUE, ALCOOL OU MÉDICAMENT ?



Narcotiques Anonymes  
Narcotics Anonymous



**1 855 544-6362**  
**www.naquebec.org**

**Nous pouvons t'aider**

## Jeu de chiffres

FACILE

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

		7			8			
6	3	2	4					9
1	9		6		5			
		1	7		2			
	2			4			5	3
3	8		5				7	
		9	1	5		7	8	4
8	1					3	6	
			2		6		1	5

LETTERE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

# Jeux de mots

**JOSÉE  
CARDINAL**  
DISTRIBUTRICE

josecardinala@yahoo.ca



Répétitif	Fixais	Lettre grecque	Arrivé
Resquilleur	Briller	À lui	Trime
Ouélé			Nombre
Recueils			Cours d'eau
			Petit
D'accord		Note	
Ridais		Compositions	Stère
Métal		Graisse	
De la mer Égée		Releva	
			Retires
Emboîté et plié	Pascal		Aine
	Avion		Apparue
Irritée			
Plantasses			

### HORIZONTALEMENT

- Qui s'oppose aux attaques aériennes.
- Diminuai. - Schlinguer.
- Trous. - Lettre grecque.
- Poisson. - Courbe. - Sorti.
- Eux. - Pronom qui exclut la personne qui parle. - Existes.
- Couche nuageuse.
- Toilettes. - Champion. - Mémorisé.
- Africaines. - Jamais.
- Lagune. - Précieux.
- Toniques.

### VERTICALEMENT

- Exécrable.
- Carré de chocolat.
- Pays en voie de développement.
- Né. - Malappris.
- Possèdes. - Préfixe signifiant montagne.
- Liquide. - Qui a une grosse charpente.
- Glissant. - Roulés.
- Strontium. - Membre d'une secte messianique d'origine jamaïcaine.
- Conifères. - À la mode.
- Incompétent. - Saint. - Rivière roumaine.
- Gaz. - Lichen.
- Rivière irlandaise. - Sève.

# Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe bénévole Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance !



SOLUTIONS DU 1<sup>er</sup> octobre 2019

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	Diapason C'est un instrument à cordes.	Éclaircissement à une forme de lumière.	Stéphane Blanchard Écrivain Québécois.	Paris Revolte							
1	S	E	R	I	E	U	S	E	M	E	N	T	P	U	P	I	P	A	R	E		
2	U	T	E	R	O	V	A	G	I	N	A	L	Coffret	Margot	B	A	V	O	L	E	T	
3	F	O	U	C	N	O	I	R	S	Accords	Jupes	R	I	P	A	I	L	L	A			
4	F	I	S	S	E	N	T	I	O	S	Accords	Jupes	G	I	N	S	P	R	O	N	I	L
5	I	L	S	N	E	O	N	B	E	R	Compagnon	Écrivain	K	I	L	T	S	S	A			
6	S	E	I	N	E	L	A	V	E	U	Compagnon	Écrivain	N	E	O	N	I	N				
7	A	M	E	S	U	I	V	I	E	S	Compagnon	Écrivain	U	N	S	B	T	S				
8	N	E	S	S	N	I	F	U	T	Compagnon	Écrivain	P	S	A	U	M	E	A				
9	C	N	A	I	E	R	S	E	A	U	Compagnon	Écrivain	E	C	R	E	T	E	R			
10	E	T	E	R	N	I	S	E	U	S	A	Compagnon	Écrivain	U	S	E	E	S				

## L'ITINÉRAIRE Faire un don Cartes-repas Abonnement



### JE FAIS UN DON DE :

40 \$  50 \$  75 \$  100 \$ ou \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>

### JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre \_\_\_\_\_ cartes-repas à 6 \$ chacune = \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :



TOTAL DE MA CONTRIBUTION : \_\_\_\_\_ \$<sup>1</sup>

DONS + CARTES-REPAS



### JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (125 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (65 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : \_\_\_\_\_

### MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa  MasterCard Code de vérification de la carte (CVC) : \_\_\_\_\_

N° de la carte : \_\_\_\_\_

Expiration \_\_\_\_ / \_\_\_\_ \_\_\_\_\_

(Mois) (Année)

Signature du titulaire de la carte

### IDENTIFICATION

Mme  M.

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_ - \_\_\_\_

Courriel : \_\_\_\_\_

Téléphone : (\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire  
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3<sup>e</sup> étage, Montréal (Québec) H2K 2H9



<sup>1</sup> Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site [itineraire.ca](http://itineraire.ca)

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

514 597-0238, poste 228 • [luc.desjardins@itineraire.ca](mailto:luc.desjardins@itineraire.ca)





# Regard sur un quartier

par **Lucette Bélanger**, camelot pour *L'itinéraire*

## À propos de Lucette

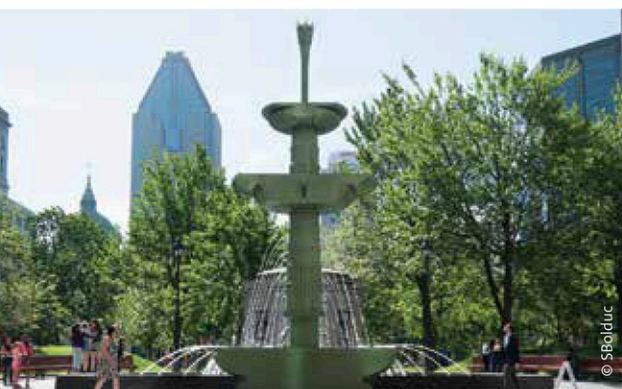
En 2016, Lucette décide de reprendre sa vie en main. Après des années difficiles dans la région de Québec, Lucette pousse les portes de *L'itinéraire* à la recherche d'une vie meilleure. Peu de temps après être devenue camelot, elle retrouve confiance en elle grâce à l'équipe du magazine qui l'a « beaucoup aidée ». Cette femme, qui « aime parler avec les gens », s'inspire de ses rencontres avec les passants et de ses expériences de vie pour écrire des articles qui reflètent le quotidien montréalais. Depuis trois mois, Lucette prend plaisir à vendre *L'itinéraire* à la station Peel. Lorsqu'elle regagne la surface, elle laisse son esprit s'égarer au passage des gens qui déambulent sur la rue Sainte-Catherine. Puis, elle se dirige vers le square Dorchester et la place du Canada, où elle observe les musiciens de rue et le va-et-vient des touristes.



© Antoine Annotte-Dupuis

## La rue Sainte-Catherine

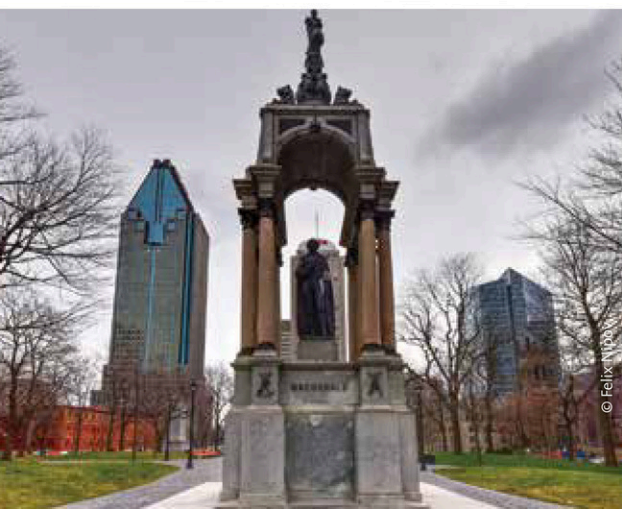
Cette artère dynamique fait battre le cœur du centre-ville. Depuis une centaine d'années, la rue Sainte-Catherine vibre au son des millions de pas qui foulent ses trottoirs. Sa personnalité de la rue varie selon l'endroit où l'on se trouve. À l'est, la Sainte-Catherine rend hommage aux générations d'ouvriers francophones qui en ont fait un mélange de logements et de commerces, imbriqués les uns dans les autres. À l'ouest, les riches marchands et financiers qui résidaient à proximité ont fait bâtir des banques, des magasins de luxe et des immeubles à bureaux. De nos jours, la rue Sainte-Catherine est parcourue par une population variée, séduite par les nombreux attraits de l'artère. Lucette, maintenant habituée à la beauté de cette rue, aime s'y arrêter pour boire un café et observer les nombreux piétons.



© SBolduc

## Square Dorchester

Récemment réaménagé, le square Dorchester accueille les touristes et les travailleurs à la recherche d'un lieu de détente et de divertissement en plein cœur de la métropole. Animé par des musiciens de rue talentueux, le square est reconnu pour son histoire qui en fait l'un des espaces verts emblématiques de Montréal. Les travaux d'amélioration du parc respectent le vénérable passage du temps, tout en magnifiant ses collines et sa vespasienne typiques. Lucette apprécie la nouvelle fontaine d'inspiration victorienne, qui a été coupée en deux parce qu'elle était trop grande.



© Felix Wray

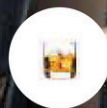
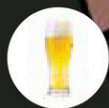
## Place du Canada

Un peu plus au sud, la place du Canada est un témoin privilégié de l'histoire de Montréal. Lucette est fascinée par l'histoire de cet « ancien cimetière » où de nombreux catholiques ont été enterrés. De nos jours, il ne reste presque plus de trace de ce cimetière, hormis quelques croix intégrées au pavé. La verdure et la quiétude de l'espace public en font un lieu de prédilection pour se détendre à l'ombre de l'immense cathédrale Marie-Reine-du-Monde. Le monument à sir John A. Macdonald, qui est connu comme un « Père » de la Confédération et le 1<sup>er</sup> premier ministre du Canada, souligne la mémoire historique de l'ancien square Dominion, tout en attisant l'insatiable curiosité de Lucette.

*Regard sur un quartier* est un publiereportage commandité par l'arrondissement de Ville-Marie, avec la collaboration de Maxime Duchesne.

POUR UN SENS DU GOÛT PLUS DÉVELOPPÉ  
**BOIRE BIEN, C'EST MIEUX**

Il y a plusieurs bénéfices à respecter les limites de consommation d'alcool recommandées.



**Éduc**  **alcool**

La modération a bien meilleur goût.

[educalcool.qc.ca/benefices](http://educalcool.qc.ca/benefices)